



Illustration de la couverture

© Pixabay

Illustrations pleine page

- p. 4 : « Le Pèlerin » © Ignasi Flores/Kazooistica
- p. 42 : Bagages © pxhere/Creative Commons CC0
- p. 58 : Huile sur photographie de Gerhard Richter, 8 juin 2016, collection privée © Gerhard Richter
- p. 72 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture

Victor Segalen (1878-1919), in *Stèles*, un recueil de poèmes en prose édité en 1912 à Pékin. Texte choisi par Claudine Mussawir

ÉDITORIAL **Sommaire** Inédites itinérances par Lucienne Bittar 3 VOYAGE HISTOIRE Le voyage en URSS et son récit par Jean-François Fayet 5 Des secrétaires d'État britanniques aux Colonies par Naïma Maggetti 9 ÉGLISE Le sens géographique du pape François par Pierre de Charentenay sj 13 **SPIRITUALITÉ** La conversion écologique par les yeux, le cœur et les pieds par Julien Lambert 19 «Tout pousse au slow travel» entretien avec 22 Alexandre Python par Céline Fossati TÉMOIGNAGE L'équilibre sur deux roues par Sébastien Kramer 26 choisir REVUE CULTURELLE JÉSUITE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959 Morne plaine (en 2021) par Eugène 29 CINÉMA Direction Pierre Emonet si Grain, la particule humaine par Emmanuel Tagnard 31 Rédaction Lucienne Bittar, rédactrice en chef REPORTAGE Céline Fossati, journaliste Contrebande transfrontalière le dangereux Av. du Mail 14B - 1205 Genève redaction@choisir.ch commerce iranien par Monir Ghaedi et Abbas Bahrami 34 tél. +41 22 808 04 19 Conseil de rédaction JÉSUITES EN ROUTE Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj, Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj **SPIRITUALITÉ** Administration et abonnements Pèlerinage avec Ignace. Entretien avec Geneviève Rosset-Joye rue Jacques-Dalphin 18 - 1227 Carouge (Suisse) Christian Rutishauser sj par Lucienne Bittar 43 administration@choisir.ch **TÉMOIGNAGE** tél +41 22 827 46 76 **Tarifs** Le voyage et le chemin par Niklaus Brantschen si 47 Édition papier + web 1 an Tarif normal: Frs 55 -HISTOIRE Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.-Un aller simple. L'aventure chinoise de Matteo Ricci Europe: Frs 60.-Autres pays: Frs 65.-50 par Matthieu Bernhardt Abonnement de soutien: Frs 80.-Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port) Équipées jésuites dans la Suisse du XVIe siècle Site Web 54 par Pierre Emonet sj www.choisir.ch Maguette **CULTURE GRAFIX** Communication visuelle rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg **EXPOSITION** Mise en page et impression Les méandres des paysages de Gerhard Richter Imprimerie Fiorina rue de Scex 34, 1950 Sion par Geneviève Nevejan 59 ISSN 0009-4994 **LETTRES Lignine** par Fanny Desarzens 63 LIVRES OUVERTS 69

Seigneur mon Dieu, je ne sais pas où je vais,

je ne vois pas la route devant moi, je ne peux pas prévoir avec certitude où elle aboutira. Je ne me connais pas vraiment moi-même et, si je crois sincèrement suivre ta volonté, cela ne veut pas dire qu'en fait je m'y conforme.

Je crois cependant que mon désir de te plaire te plaît.

J'espère avoir ce désir au cœur de tout ce que je fais
et ne jamais rien faire à l'avenir sans ce désir.
En agissant ainsi, je sais que tu me conduiras
sur la bonne route, même si je ne la connais pas moi-même.
Je te ferai donc toujours confiance,
même quand j'aurai l'impression que je me suis perdu
et que je marche à l'ombre de la mort.
Je n'aurai aucune crainte car tu es toujours avec moi
et jamais tu ne me laisseras seul dans le péril. Amen.

Thomas Merton (1915-1968)

Éditorial

Inédites itinérances

Lucienne Bittar, Genève rédactrice en chef

Voilà un an que nous vivons avec la Covid-19. Parmi les conséquences les plus difficiles à vivre régulièrement mentionnées, figure la limitation des déplacements. Si l'environnement s'en sort gagnant (moins de 40% d'émissions de CO² liées au transport au premier semestre 2020 selon le *Global Carbon Project*), ce n'est pas le cas des Européens, chez qui les cas d'anxiété et de déprime augmentent de manière appuyée. Le frein aux voyages, évidemment, n'est qu'un des éléments déclencheurs du malaise.

Champagne problem, serions-nous tentés de dire. Ce serait oublier que le désir de voyage rejoint un besoin fondamental de «mise en mouvement», tant extérieur qu'intérieur. Nicolas Bouvier l'exprimait mieux que personne: pour certains, sortir des sentiers connus pour se confronter à un nouvel univers, à l'autre inconnu, équivaut à respirer. Aussi la réflexion développée dans ce numéro, en partenariat avec le Festival Histoire et Cité,¹ insiste-t-elle sur un élément constitutif à tout déplace-

ment: la rencontre avec soi-même et avec les autres.

Pour ce qui est des *autres*, les motivations ne sont pas toujours exemptes de calculs, parfois même politiques comme le montrèrent en leur temps les visites diplomatiques dans les colonies anglaises ou les invitations au voyage en URSS supervisées par les gouvernements successifs. Les circuits à l'étranger du pape François obéissent eux-mêmes à une logique précise.

Qu'en est-il de nos propres objectifs? En sabotant le tourisme de masse, la pandémie nous invite à revoir nos priorités, à réfléchir aux modalités pratiques de nos déplacements, mais surtout au sens que nous donnons à ce mot. Certains se hasardent sur des circuits plus écologiques. D'autres expérimentent de nouvelles formes de créativité ou de méditation ou se lancent dans un pèlerinage, à la recherche d'eux-mêmes et de la Transcendance. Les crises, pour difficiles qu'elles soient, sont de formidables ferments d'inventivité.

Il y a 500 ans, Ignace de Loyola, fondateur de l'Ordre des jésuites, vécut une blessure majeure, tant physique qu'intérieure, qui l'amena à se mettre en marche. Les fameux Exercices spirituels qu'il a écrits par la suite se sont révélés être un guide de cheminement éprouvé, pour partir à la rencontre de soi-même, du monde et du Christ. Les compagnons jésuites de son époque, puis ceux qui vinrent ensuite, firent de la mission, du « déplacement», une vocation majeure, dût-elle les porter à l'autre bout du monde ou dans des contrées hostiles. À l'occasion de cette année iubilaire pour la Compagnie de Jésus, choisir relate certains de leurs voyages et le sens qu'ils y mettaient.

¹ https://histoire-cite.ch/.



Le voyage en URSS et son récit

Jean-François Fayet, Fribourg professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg

Par son immensité et son positionnement entre l'Europe et l'Asie, la Russie n'a cessé d'attiser la curiosité et l'imagination des Occidentaux. Des célébrités littéraires, notamment françaises, à l'instar de M^{me} de Staël, Diderot, Joseph de Maistre, Balzac, Dumas et d'autres voyageurs moins connus, ont laissé leur témoignage souvent pittoresque de cette expérience.¹ Des voyageurs qui se muent volontiers en enquêteurs espérant lever un coin du voile.

Spécialiste des mondes russe et soviétique, Jean-François Fayet est notamment co-auteur de Spectacle de la révolution. Histoire de la culture visuelle des commémorations d'Octobre, en URSS et ailleurs (Antipodes 2017).

Car il existe, en effet, un mystère russe, ou une énigme russe, qui ne se laisse pas facilement appréhender. L'Empire des tsars fascinait et terrifiait déjà ses contemporains. Depuis toujours, notait le Marquis de Custine dans son compte-rendu de voyage de 1839, «il est d'habitude de cacher la vérité». Le même auteur regrettait le fait que personne ne songea à favoriser les curieux, qu'on aimait au contraire leurrer les visiteurs et qu'il existait une sorte de complot des Russes et des étrangers qui ont décrit la Russie pour tromper le monde. Ce qui est sûr, concluait-il,

«c'est qu'il ne suffit pas de venir dans ce pays pour le connaître ».²

Ce soupçon d'une représentation mensongère de la Russie n'a pas disparu avec la Révolution, bien au contraire. Qu'ils soient diplomates, savants, journalistes ou touristes, les voyageurs occidentaux restent tiraillés entre le mirage et la réalité, le rêve et le cauchemar, la légende et l'histoire. Or, après la révolution bolchevique, la Russie est le lieu où se met en place en grandeur nature un modèle pour le socialisme. Pour les militants ouvriers comme pour l'ensemble de l'élite politique, intellectuelle et culturelle divisée par cette création, l'Union soviétique devint un lieu de pèlerinage ou de contre-pèlerinage. Avec le voyage en URSS, il ne s'agit plus seulement de rencontrer un pays, une culture étrangère mais de découvrir un système politique, au-delà de l'intérêt pour la Russie qui certes demeure.

À la découverte d'un système

Militants attirés par le communisme, hommes d'État ou d'affaires, journalistes, intellectuels, simples touristes, amateurs d'émotions fortes, ils sont des centaines de milliers à faire le déplacement: de 10000 à 20000 visiteurs par an de 1924 à 1937. Les raisons de ce voyage sont multiples et elles changent selon les pays d'origine et surtout les époques. Pendant les dramatiques années 1917-1919, rares sont les Occidentaux qui parviennent à se rendre en Russie soviétique. Parmi les exceptions, citons le journaliste Robert Vaucher de L'Illustration, le Britannique Arthur Ransome et l'Américain John Reed, ainsi que le délégué du CICR George Montandon.

L'année 1920 marque une première ouverture, limitée aux amis ou à ceux qu'on espère convaincre d'apporter de l'aide. Tous les Occidentaux qui

Le voyage en URSS et son récit

se rendent en Russie ne viennent pourtant pas avec les mêmes objectifs, ni avec la même foi; ils ne sont d'ailleurs pas tous accueillis à bras ouverts. Il y a des révolutionnaires professionnels, comme l'anarchiste belge d'origine russe Victor Serge et le syndicaliste français Alfred Rosmer. Figurent aussi quelques journalistes comme Albert Londres, des aventuriers et des curieux comme l'écrivain Herbert George Wells ou le philosophe et mathématicien Bertrand Russel qui s'était joint à une délégation de députés travaillistes.

Les premières impressions sont terrifiantes: le froid, la famine, la maladie et la misère règnent en maîtres dans les villes. Mais le communisme ne se construira pas en un jour et ce rêve démesuré justifie à leurs yeux les souffrances présentes.

Une machine de propagande

À la Russie chaotique du communisme de guerre succède en 1921 celle de la Nouvelle politique économique (NEP), avec ses boutiques achalandées, ses magasins réservés et ses paysans aisés. Moins égalitaire, la Russie des années 20 est plus abordable pour le visiteur étranger qui y trouve des repères. Les transports, la nourriture, les logements, tout indique une évolution de la Russie sur la voie occidentale. «La vie renaît. La Russie commence à respirer», note avec satisfaction Edouard Herriot, le maire de Lyon.

Si les conditions de voyage s'améliorent, si la relative libéralisation de l'économie permet au régime de présenter aux visiteurs un visage plus prospère, la NEP se traduit pourtant par un durcissement du contrôle politique et policier de la population ... et des étrangers. C'est en effet à cette période que s'ébauchent les traits caractéristiques du « Voyage en URSS », avec la création de deux organismes spécialement chargés des contacts avec l'étranger: la Commission extérieure du conseil central des syndicats, en charge des délégations ouvrières, et la Société panrusse pour le rapprochement culturel avec l'étranger (VOKS), qui accueille les artistes, les intellectuels et la bourgeoisie éclairée.

Les délégations ouvrières et paysannes permettent à des catégories sociales qui n'en avaient pas l'habitude de voyager pour la première fois à l'étranger, préfigurant le tourisme de masse de la seconde partie du XX^e siècle. Quant aux personnalités auxquelles le régime prête du prestige, à l'instar d'Henri Barbusse et de Theodore Dreiser, elles sont l'objet d'une attention obséquieuse.

Le voyage en URSS s'intègre alors aux mécanismes de la propagande. La VOKS collabore activement avec le NKID, le Commissariat du peuple aux affaires intérieures, dont les représentations à l'étranger lui servent de relais, et avec la police politique (la GPU puis le NKVD) qui veille au recrutement des guides et à la surveillance des étrangers. Le système n'est pas encore totalement verrouillé, mais les voyages en URSS suivent déjà des itinéraires très balisés: visite des trésors de la vieille Russie, enquête dans les institutions soviétiques modèles - orphelinats, crèches, écoles, universités ouvrières, cités ouvrières - et rencontre avec un dignitaire soviétique.

Les réalisations économiques du communisme sont difficilement défendables, mais la richesse de la vie artistique (les avant-gardes russes) et intellectuelle, la mobilisation en faveur de l'alphabétisation des paysans, la rééducation des délinquants et les discours sur l'égalité des sexes, bref tout ce qui touche à l'émancipation sociale si chère aux progressistes rencontre l'assentiment d'une part importante des Occidentaux.

En 1928, Staline rejette la NEP et engage la société soviétique dans un Grand Tournant dont les traits caractéristiques sont la collectivisation forcée de l'agriculture et l'industrialisation par le plan quinquennal. Révolution par le haut, cette transformation radicale de la société soviétique et de ses structures économiques frappe l'imagination des opinions occidentales traumatisées par la crise économique des années trente. Des familles politiques aussi éloignées du bolchevisme que les Démocrates américains, le groupe Esprit en France ou les Fabiens britanniques s'intéressent à la planification soviétique comme réponse au chaos de l'économie libérale. Staline a renoncé à la révolution mondiale. mais le mythe prométhéen de transformation de la nature et le projet d'édification d'une « nouvelle civilisation soviétique» confortent son prestige à l'étranger. L'URSS s'exhibe nouvelle «super-Amérique» (Arthur Koestler) et la visiter, c'est partir pour le XXIe siècle.

Du voyage d'étude...

Avec la mise en place d'une structure commerciale, l'Intourist, la construction d'hôtels et l'ouverture de 39 itinéraires (pour trois catégories de confort, plus une catégorie de luxe), le cercle des visiteurs ne cesse de s'élargir. Aux militants communistes et aux journalistes s'ajoutent maintenant des ingénieurs touchés par la

mystique de la production, des industriels fascinés par la planification. Le tourisme en URSS prend la forme d'un voyage d'étude, même s'il ne s'agit que d'un « voyage dans un bocal »: le barrage et la centrale électrique du Dnieprostroï, l'usine de tracteurs de Kharkov, le bassin industriel de Magnitogorsk, le sovkhoze de Verbliud en Ukraine et la prison modèle de Bolchevo qui abusa tant de visiteurs occidentaux.

Derrière cette façade de « pays le plus heureux du monde » et les rapports et statistiques officiels annonçant la marche triomphante de l'URSS vers le paradis communiste, le Grand Tournant cache une autre réalité, parmi les plus tragiques de l'histoire russe: celle des déportés et des affamés. Mais cette Russie est très difficile à voir. « Disons-le franchement », écrit Michel Tatu dans son introduction à la réédition du récit d'Ella Maillart, Parmi la jeunesse russe, « elle n'a rien vu des drames qui se déroulaient à l'époque. »³

... au pèlerinage idéologique

En modifiant la donne internationale, l'arrivée au pouvoir d'Hitler va d'ailleurs donner aux Occidentaux une nouvelle raison d'aimer l'Union soviétique, qui se pose désormais en bastion de la résistance internationale contre le fascisme. Dans ce contexte, le voyage en URSS change de nature. Il ne s'agit plus d'entrer en communisme ou d'informer sur l'URSS, mais de «communier avec les masses » dans une même foi antifasciste, comme le font les Français Louis Aragon, André Malraux, le compagnon de route Suisse Hans Mühlestein, de même que les Allemands Oskar-Maria Graf et Lion Feuchtwanger.

Toutes les célébrités littéraires cependant ne se laissent pas aveugler par la bonne conscience de faire

Le voyage en URSS et son récit

cause commune avec les «damnés de la terre». Courtisé par Staline pendant plusieurs années, André Gide publie en 1936, à son retour d'Union soviétique, un ouvrage désabusé qui lui vaut d'être qualifié «d'agent de la Gestapo» par les communistes. Mais la crainte de faire le jeu du fascisme alors que s'annonce une nouvelle déflagration mondiale limite la portée des rares critiques, tout en favorisant la tendance à l'autocensure.

Prendre parti

Durant toutes ces années, le voyage en URSS a ainsi été principalement un voyage politique, participant des affrontements idéologiques de l'époque. Acte de foi politique, il s'agit de prendre parti en témoignant de ce que l'on a vu. À leur retour, les voyageurs ont souvent produit un discours sur l'URSS, plus qu'ils n'ont transmis des impressions de séjour. Ces discours se déclinent sous la forme de conférences, d'articles et de livres: les célèbres « Voyage en URSS ».

Portés par le succès commercial, ces récits s'imposent durant l'entre-deux-guerres comme un véritable genre littéraire. Outre les grands noms de la littérature, on dénombre plus de 900 récits de voyageurs allemands publiés,⁴ environ 125 pour les Français,⁵ presque autant pour les voyageurs anglais et américains,⁶ et quelques dizaines pour les Suisses, dont les plus connus sont ceux de George Montandon et d'Ella Maillart.⁷ Ces

nombreux récits étaient censés dépasser la controverse d'une information manipulée en offrant au public occidental des témoignages, directs et vivants, échappant à la censure communiste.

Partiaux sur les faits, par définition subjectifs, les «Voyage en URSS» portent en eux les limites du genre - qui sont celles du voyage révélateur. À ce titre, leurs auteurs nous en apprennent moins sur la Russie telle qu'elle est que telle qu'ils avaient envie de la voir; ils furent ainsi partie prenante de la controverse, renforçant l'argumentation dans le jeu des vérités et des contrevérités.

- Claude de Grève, Le Voyage en Russie, Paris, Robert Laffont 1990, 1340 p.
- 2 Marquis de Custine, Lettres de Russie, 1^{re} éd. 1843, Paris, Gallimard 1975, pp. 150 et 181.
- 3 Michel Tatu dans sa préface au livre Ella Maillart, Parmi la jeunesse russe, Lausanne, éditions 24 heures 1985, p. 8. (1^{re} édition: Paris, Fasquelle 1932.) N.d.l.r.: voir le livre de Bridget Dommen, Ella Maillart. Dans la tourmente du XX^e siècle, recensé à la p. 72 de ce numéro.
- 4 Matthias Heeke, Reisen zu den Sowjets: der ausländische Tourismus in Rußland 1921–1941. Mit einem bio-bibliographischen Anhang zu 96 deutschen Reiseautoren, Münster, LIT Verlag 2003, 680 p.
- 5 Fred Kupferman, Au pays des Soviets. Le voyage français en Union soviétique de 1917 à 1939, Paris, Gallimard 1979, 2003, 192 p. et Rachel Mazuy, Croire plutôt que voir? Voyages en Russie soviétique (1919-1939), Paris, Odile Jacob 2002, 370 p.
- 6 Paul Hollander, Political Pilgrims. Travels of Western Intellectuals to the Soviet Union, China and Cuba 1928-1978, Oxford, Oxford University Press 1981, 524 p.
- 7 Christiane Uhlig, «Utopie oder Alptraum?» Schweizer Reiseberichte über die Sowjetunion (1917–1941), Zürich, Hans Rohr 1992, 432 p.

Des secrétaires d'État britanniques aux Colonies

Naïma Maggetti, Genève historienne

HISTOIRE

Durant quatre saisons, la série *The Crown*, qui raconte la vie de la reine Élisabeth II et de la famille royale britannique, montre les voyages de ces derniers dans les colonies et dans les pays membres du Commonwealth, souvent à bord du yacht *Britannia*. Moins connus, mais tout aussi importants, furent les déplacements des secrétaires d'État aux Colonies britanniques, visant à contrer les velléités indépendantistes ou à préserver avec les jeunes États des rapports privilégiés.

Naïma Maggetti est chargée d'enseignement suppléante au Département d'histoire de l'Université de Genève. Elle a soutenu l'an passé une thèse de doctorat sur la relégitimation du projet impérial britannique à l'époque de la décolonisation (1945-1957).

Les visites royales dans l'Empire colonial britannique sont une invention de l'État du XIX^e siècle qui cherchait, à travers elles, à inspirer obéissance et loyauté aux sujets de la reine et impératrice Victoria.¹ Ces tournées exerçaient plusieurs autres fonctions: elles affirmaient la légitimité, le statut et les privilèges des dynasties qui proclamaient des protectorats ou « ouvraient » des pays étrangers au commerce et à la civilisation occidentale; elles promouvaient des relations personnelles entre les sujets souverains et coloniaux; elles mon-

traient la puissance et la majesté de la monarchie et témoignaient de l'unification de territoires disparates en une seule colonie, et de colonies variées en un seul grand Empire.²

Peu étudiés en comparaison avec les visites de membres de la famille royale à l'intérieur de l'Empire,³ les voyages des secrétaires d'État aux Colonies (les ministres responsables de l'administration coloniale britannique) dans les territoires coloniaux devinrent pourtant très fréquents après la Seconde Guerre mondiale et jouèrent un rôle important dans la transmission du discours colonial.⁴

Le Colonial Office à l'œuvre

Entre 1946 et 1959, on en dénombre dix-sept. Ces voyages, qui durent en moyenne entre quelques jours et un mois et demi, sont organisés dans le détail par les fonctionnaires du Colonial Office (le Ministère britannique des colonies) qui en définissent l'itinéraire, les rencontres et s'occupent de la logistique des déplacements. Mis à part les îles du Pacifique, les visites s'effectuent dans toutes les parties de l'Empire (Asie, Caraïbes, ainsi que les îles méditerranéennes), mais surtout sur le continent africain. Cette concentration géographique s'explique par l'importance accrue de l'Empire colonial africain dans le contexte de l'aprèsquerre et par la situation politique interne dans ces colonies.5

Bien que dépourvues de la symbolique et de la majesté caractéristiques des tournées royales, les visites des secrétaires d'État aux Colonies poursuivent des objectifs similaires. Tout d'abord, l'envoi du responsable de la politique coloniale britannique dans les territoires coloniaux démontre de manière concrète l'intérêt de Londres pour ces derniers. Ensuite, ces voyages sont un « outil de travail » pour les responsables de

Des secrétaires d'État britanniques aux Colonies

la politique coloniale. Ils leur sont indispensables pour se faire une idée de la situation politique et sociale des territoires et des aspirations des différentes communautés in loco. Or une meilleure connaissance des réalités dans les colonies permet d'améliorer la collaboration entre le Colonial Office et les gouvernements indigènes, ainsi que d'adapter, le cas échéant, les politiques mises en place.

Enfin, ces visites sont de véritables instruments politiques, diplomatiques et de propagande. Elles réaffirment, à travers la figure du secrétaire d'État, l'autorité de la métropole sur

les colonies et l'intérêt qu'elle leur porte. Et pour les secrétaires d'État, elles sont des exercices de diplomatie appliquée, visant à contenter et à rassurer les différentes communautés, afin de maintenir ou de rétablir l'ordre et la stabilité dans les territoires coloniaux pour y permettre le développement.

Le choix des destinations est donc déterminé par la situation politique ou sociale dans les colonies, et le déroulé des séjours reflète les crises, les problématiques et les préoccupations du moment dans les territoires coloniaux. Les voyages d'Arthur Creech Jones en Afrique centrale et de l'Est, en 1946 et 1949, visent à réconcilier les trois communautés (européenne, africaine et asiatique) et à montrer la politique coloniale britannique sous une lumière impartiale. Les années d'Oliver Lyttelton au Colonial Office (1951-1954) sont caractérisées pour leur part par l'émergence de la révolte des Mau Mau au Kenya [n.d.l.r.: d'une partie du peuple Kikuyu] contre l'Empire



Visite du roi George VI dans le protectorat du Bechuanaland (Botswana), en 1947. Derrière lui, on peut voir la reine mère Élizabeth Bowes-Lyon, les princesses Élisabeth et Margaret et le colonel Peter Townsend. © Mirrorpix / Alamy Banque d'images Lord Lennox-Boyd, 7 février 1936. Photo: Bassano Ltd, © Wikimedia/CC



britannique, la mise en place de la *Central African Federation*,⁶ ainsi que par l'insurrection communiste en Malaisie britannique.

Les visées de Lennox-Boyd

Les visites entreprises à son tour par Alan Lennox-Boyd reflètent soit des intérêts stratégiques, comme dans le cas des îles méditerranéennes de Chypre et de Malte, soit des préoccupations politiques, comme dans le cas des tournées en Afrique de l'Est, dans les territoires du Kenya, de l'Ouganda et du Tanganyika en 1954, et en Afrique centrale, dans les deux Rhodésie et au Nyassaland en 1957. Ce dernier voyage comprend une étape au Ghana, la première d'un secrétaire d'État après l'indépendance de l'ancienne colonie britannique de la Gold Coast, et a lieu sur invitation du Premier ministre Kwame Nkrumah.7

Si les informations sur les voyages de Lennox-Boyd en Méditerranée et en Afrique centrale sont très fragmentaires, les comptes rendus de son séjour en Afrique de l'Est, du 1^{er} au 18 octobre 1954, fournissent plus de détails, en particulier sur l'étape kényane. Les raisons qui se cachent derrière cette visite sont expliquées dans une lettre que le secrétaire d'État adresse au Premier ministre Winston Churchill trois semaines avant son départ.8

Lennox-Boyd souligne l'importance de s'informer de première main sur les affaires au Kenya, avant qu'elles ne soient discutées au parlement, puis de se rendre en Ouganda, pays natal du Kabaka (roi) déposé. Au moment de la rédaction de la lettre. le Kenya, en effet, est toujours confronté à l'insurrection des Mau Mau, et Mutesa, le Kabaka du Buganda, la province la plus importante du protectorat britannique de l'Ouganda, a été exilé à Londres suite à son opposition au projet unitaire conçu par le gouverneur Andrew Cohen.

Le discours prononcé par Lennox-Boyd devant la Chambre des communes le 26 octobre 1954, soit après son retour d'Afrique, se concentre ainsi sur sa visite au Kenya.9 Le secrétaire d'État aux Colonies déclare: « J'ai conçu mon devoir comme étant d'aider à restaurer la confiance au Kenya. J'ai constaté que les Africains craignaient beaucoup que ceux qui avaient favorisé un règne de terreur soient autorisés à retourner une fois de plus dans la région où vivent les loyaux Kikuyu. Les mesures qui se sont avérées nécessaires pour faire face à l'urgence comprennent la détention d'un grand nombre de Kikuyu, Embu et Meru. »10

Comme Lyttelton à son retour de Malaisie, Lennox-Boyd utilise, quand il se réfère aux insurgés, un langage très dur et rempli de pathos. Cette analogie entre les discours est due à la similitude des situations entre les colonies. Dans ces deux cas, les Britanniques font face à une insurrec-

Des secrétaires d'État britanniques aux Colonies

tion armée et se retrouvent engagés dans une contre-insurrection difficile, prolongée et souvent brutale. Tout au long de son discours au parlement, Lennox-Boyd évoque le «règne de la terreur», l'«infection létale », les « terroristes », la « barbarie Mau Mau » ou encore les « gangs de criminels ». Cette rhétorique lui permet de justifier les mesures de répression brutale contre les insurgés mises en place par le gouvernement kenyan - incarcérations massives, torture, camps de détention -, qu'il juge « nécessaires » pour un retour à « une perspective saine et civilisée ».11

Cette dure rhétorique à l'encontre des insurgés vise aussi à s'attacher, voire à restaurer, la confiance de la partie de la population du Kenya loyale à son gouvernement. De même que Creech Jones lors de ses voyages africains, Lennox-Boyd a la tâche de rassurer les différentes communautés africaine, européenne et asiatique qui composent la population du Kenya et plus largement d'Afrique de l'Est. Dans son intervention au parlement, il se soumet ainsi au même exercice diplomatique que son prédécesseur travailliste lors de ses visites en Afrique de 1946 et 1949. D'une part, il rassure la population européenne sur sa place permanente dans la société kenyane; de l'autre, il loue l'attitude constructive de la communauté asiatique et la loyauté des Africains qui s'opposent à l'insurrection.

Cet exemple montre bien que même si les voyages des secrétaires d'État ne revêtent pas la solennité des tournées coloniales de la famille royale, leur importance politique n'est pas des moindres. « Outil de travail » d'un côté, et instrument politique, diplomatique et de propagande de l'autre, ils s'inscrivent clairement dans la volonté britannique de maintenir l'Empire colonial.

- 1 Charles V. Reed, Royal Tourists, Colonial Subjects and the Making of a British World, 1860-1911, Manchester, Manchester University Press 2016, D. XVII.
- 2 Robert Aldrich, Cindy McCreery (eds.), Royals on Tour: Politics, Pageantry and Colonialism, Manchester, Manchester University Press 2018, pp. 6-7.
- 3 Il existe une importante littérature sur ce sujet, les trois ouvrages les plus récents sont les deux ouvrages déjà cités, ainsi que Robert Aldrich, Cindy McCreery (eds.), Crowns and Colonies: European Monarchies and Overseas Empires, Manchester, Manchester University Press 2016.
- 4 Quatre secrétaires d'État se succèdent entre 1946 et 1959: les travaillistes Arthur Creech Jones (1946-1950) et James Griffiths (1950-1951), puis les conservateurs Oliver Lyttelton (1951-1954) et Alan Lennox-Boyd (1954-1959).
- 5 L'Inde britannique, le «joyau de la couronne», obtient l'indépendance en 1947.
- 6 La Fédération d'Afrique centrale regroupait les colonies du Nyassaland, de Rhodésie du Nord et de Rhodésie du Sud et visait à faire contrepoids à l'Union d'Afrique du Sud dirigée par des Afrikaners hostiles aux intérêts britanniques. (n.d.l.r.)
- 7 Cf. le dossier : PREM 11/1959, Visit of Colonial Secretary to Countries in Africa, 1957.
- 8 The National Archives, PREM 11/707, Letter from A. Lennox-Boyd to the Prime Minister, 8th September 1954.
- 9 The National Archives, PREM 11/707, Statement by A. Lennox-Boyd to the House of Commons, 26th October 1954.

10 Idem.

11 Cf. l'ouvrage de Catherine Elkins, Britain's Gulag: The Brutal End of Empire in Kenya, London, Jonathan Cape 2005.

Le sens géographique du pape François

Pierre de Charentenay sj, Marseille directeur adjoint de l'Institut catholique de la Méditerranée

ÉGLISE

Dès le début de son pontificat, le pape François a exprimé son désir d'internationaliser l'Église, d'ouvrir le centre romain sur le monde. Ses destinations de voyages expriment cette priorité, illustrée encore cette année par sa visite annoncée en Irak. Délaissant les grands centres, en particulier européens, il s'est concentré sur les « périphéries ». Des choix géographiques et théologiques qui s'accompagnent d'ambivalentes attentes vis-à-vis de l'Europe.

Cet article est tiré de la revue jésuite Études (mars 2020). Sociologue et politologue, Pierre de Charentenay a dirigé cette publication de 2004 à 2013 et est actuellement rédacteur à la Civiltà Cattolica. Ses intérêts vont à l'Europe, la laïcité, les relations interreligieuses. Il est l'auteur de Europe: utopie et réalisme (Bayard 2011).

Le pape François a souvent parlé de son intérêt pour les périphéries, sociales ou géographiques. Il s'est engagé pour l'internationalisation de l'Église, pour que celle-ci regarde le monde d'un autre point de vue que celui de Rome ou, plus largement, de celui de l'Europe. Au centre se trouvent les richesses, les héritages, les grandes traditions qui façonnent une manière de voir le monde et d'interpréter l'Évangile mais, depuis les périphéries, les préoccupations diffèrent. Changer de perspective, c'est permettre des découvertes, au-

toriser des prises de position et des priorités nouvelles, regarder d'abord l'humanité des plus pauvres.

Au cours de ses voyages apostoliques, François a parcouru tous les coins du monde, y compris les plus éloignés, du Chili aux Philippines ou au Japon, de la Lettonie à Panama. Il a rendu visite à des pays musulmans, Abu Dhabi et le Maroc. Il s'est plongé au cœur de l'Afrique, avec l'Ouganda et la Centrafrique. Il a parcouru son continent d'origine, l'Amérique latine, à de multiples reprises. Par contre, il n'est venu en Europe que pour des occasions très particulières: centenaire des apparitions de Fatima, 50 ans de l'Union européenne à Strasbourg [n.d.l.r.: sans oublier le pèlerinage œcuménique à Genève pour les 50 ans du Conseil œcuménique des Églises en juin 2018], ou dans ce qu'on pourrait appeler les périphéries de l'Europe: Albanie, Bosnie, Pologne, Suède, Irlande, Bulgarie et Roumanie. Il n'a jamais visité la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France, la Belgique ou l'Espagne, c'est-à-dire le cœur de l'Europe historique.

Des motivations très précises

Quatre grandes orientations semblent déterminer les choix du pape. D'abord son intérêt pour les pays les plus pauvres. François a ainsi visité la Centrafrique, la Birmanie, le Bangladesh, les Philippines, l'Ouganda, le Mozambique et Madagascar. Partout, il a apporté son soutien et son amitié à des peuples en difficulté.

La deuxième catégorie inclut des pays où le pape a pu engager le dialogue interreligieux: Égypte, Turquie, Jordanie, Maroc, Émirats arabes unis. Il a rencontré à plusieurs reprises Ahmed Mohamed el-Tayeb, l'imam de la mosquée al-Azhar (Le Caire). Cet intérêt déborde dans le dialogue œcuménique, et le patriarche Bartholomée ler de

Le sens géographique du pape François

Constantinople l'a souvent accompagné dans ces grands événements.

La troisième catégorie comprend des pays qui travaillent à la reconstruction de la paix dans un contexte d'instabilité: Bosnie-Herzégovine, Colombie, Palestine, et deux voyages dans le Caucase, avec l'Arménie, la Géorgie, l'Azerbaïdjan. Ces destinations permettent aussi de rencontrer d'autres religions. [N.d.l.r.: cela est aussi le cas pour son voyage en lrak de mars 2021 où le pape François doit rencontrer le grand ayatollah Ali Al Sistani, la plus haute autorité spirituelle du chiisme irakien.]

La dernière catégorie est celle des anniversaires ou des grandes rencontres internationales: les JMJ ont accueilli le pape au Brésil en 2013, à Cracovie en 2016 et à Panama en 2019; les journées des jeunes d'Asie ont vu venir le pape en Corée du Sud en 2014; les 500 ans de la Réforme ont amené le pape en Suède en 2016; etc. Ces visites sont ponctuelles, ne s'éloignant pas de l'anniversaire célébré, au point qu'à Strasbourg François ne s'est pas rendu à la cathédrale, qui fêtait pourtant son millénaire et qui se trouve à quelques centaines de mètres seulement des institutions européennes.

Les voyages de Benoît XVI

L'examen des destinations de son prédécesseur Benoît XVI révèle un tout autre panorama. Le pape émérite s'est rendu seize fois en Europe sur vingt-cinq voyages (dont trois fois en Allemagne et deux fois en Espagne), mais deux fois seulement en Amérique du Sud (Brésil et Mexique-Cuba), une fois en Amérique du Nord (États-Unis), deux fois en Afrique (Cameroun-Angola et Bénin), une fois en Océanie (Australie, pour les JMJ de juillet 2008).

Pape européen, qui s'était donné le nom de l'un des patrons de l'Europe, Benoît XVI a parcouru tous les grands pays de son continent, quelque peu méfiant à l'égard des initiatives pouvant venir d'Amérique latine ou d'Asie. Il s'est attaqué à des thématiques très proches des Lumières, discutant des relations entre foi et raison, notamment dans des dialogues avec son contemporain et compatriote le philosophe Jürgen Habermas. De plus il connaît bien la France et ses théologiens, avec lesquels il a souvent dialogué. Il suit également de près les affaires de l'Église allemande, dont il a été un membre éminent comme archevêque de Munich.

Comme nouveau pape, Benoît XVI s'est certes ouvert à l'universalité de l'Église, qu'il connaissait déjà de par sa charge précédente de préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, mais il l'a fait en tant qu'Européen allant vers les périphéries. Les JMJ du reste ne l'ont guère déporté vers les pays en développement puisqu'elles ont eu lieu à Cologne (2005), en Australie (2008) et en Espagne enfin (2011).

Ambivalence face à l'Europe

La géographie des déplacements du pape François apparaît donc bien différente de celle de son prédécesseur. Avec lui, la papauté a pris un tout autre tour culturel, géographique et géopolitique. Originaire d'Argentine, donc du tiers-monde, François voit l'Europe de loin, même si sa famille en est issue, et depuis un contexte bien particulier, celui de l'Argentine de Juan Perón, un pays nationaliste et catholique. Son pays est immense, peu peuplé (16 habitants au kilomètre carré), neuf sous bien des aspects, ouvert sur l'avenir, même s'il a été miné de l'intérieur par la dictature de Jorge Rafael Videla (1976-1981) et la corruption de Carlos Menem (1989-1999).1

Depuis ces grands espaces pleins d'espoir, l'Europe apparaît au pape comme une « grand-mère fatiguée », comme il l'a dit dans son discours au Parlement européen, le 25 novembre 2014, diagnostic qu'il a répété lors de la réception du prix Charlemagne au Vatican, le 6 mai 2016. Ces phrases qui expriment une vision pour le moins schématique et plutôt négative de l'Europe n'ont pas été souvent relevées, mais il vaut la peine de les citer, puisqu'il les a prononcées officiellement deux fois.

Depuis ces grands espaces pleins d'espoir, l'Europe apparaît au pape comme une « grand-mère fatiguée ».

Ainsi, dans son discours pour la remise du prix Charlemagne il rappelle: « Au Parlement européen, je me suis permis de parler d'une Europe grandmère. Je disais aux eurodéputés qu'en bien des endroits, grandissait l'impression générale d'une Europe fatiquée et vieillie, stérile et sans vitalité, où les grands idéaux qui ont inspiré l'Europe semblent avoir perdu leur force attractive (...). Une Europe tentée de vouloir assurer et dominer des espaces, plutôt que de créer des processus d'inclusion et de transformation: une Europe qui est en train de «se retrancher» au lieu de privilégier des actions qui promeuvent de nouveaux dynamismes dans la société; des dynamismes capables d'impliquer et de mettre en mouvement tous les acteurs sociaux (groupes et personnes) dans la recherche de solutions nouvelles aux problèmes actuels, qui portent du fruit dans d'importants événements historiques (...) Que t'est-il arrivé, Europe humaniste, paladin des droits de l'homme, de la démocratie et de la liberté? Que t'est-il arrivé, Europe terre de poètes, de philosophes, d'artistes, de musiciens, d'hommes de lettres? Que t'est-il arrivé, Europe mère de peuples et de nations, mère de grands hommes et de grandes femmes qui ont su défendre et donner leur vie pour la dignité de leurs frères?»

Pourtant, dans ce même discours, il invite à «actualiser» l'idée de l'Europe, pour en faire une terre capable de donner naissance à un nouvel humanisme fondé sur trois capacités: celles d'intégrer, de dialoguer et de générer. Il conclut par le rêve d'une Europe qui aiderait les familles, les jeunes, les migrants et qui pourrait défendre les droits de chacun.

Ce discours est ambivalent, très critique d'un côté, exhortatif de l'autre, presque désespéré que l'Europe ne puisse pas reprendre le flambeau du passé. Avec ses lunettes argentines, le pape s'interroge sur ce qui s'est passé sur ce continent. Il ne parle que très peu de la structure politique de l'Union européenne (UE), celle qui a assuré la paix et accompagné le développement des membres de cette organisation pendant près de 70 ans. C'est oublier que l'UE est le seul essai au monde de fédération politique constituée de partenaires qui ont été des pays ennemis pendant des siècles. Les autres essais. notamment en Amérique latine et centrale, ne sont que des embryons de fédération, comme l'Union des nations sud-américaines (Unasur), constituée en 2008.

Le sens géographique du pape François

Les racines du pape

Les racines du pape François impactent, comme pour tout un chacun, sa vision politique et sociologique. Habitué des quartiers populaires de Buenos Aires, le cardinal Jorge Mario Bergoglio n'a jamais été à l'aise dans les quartiers riches. Il a toujours refusé les invitations « mondaines », il n'a même jamais rencontré les représentants catholiques du patronat argentin. Les contextes de l'Europe et des États-Unis sont pour lui des mondes riches et puissants qu'il n'a pas fréquentés.

Il n'est pas tendre non plus avec la classe moyenne, celle qui était pauvre autrefois, qui s'est enrichie et qui, dans ce processus, a souvent abandonné la foi; celle qui pense d'abord à son propre progrès individuel et non au bien commun² et qui a rompu ainsi la cohérence d'une nation. Le pape François a une vision très négative de cette transformation: «De l'individualisme indifférent naît le culte de l'opulence. auguel correspond la culture du déchet dans laquelle nous sommes immergés», affirme-t-il au Conseil de l'Europe lors de sa visite de 2014.

Dans le livre d'entretien qu'il a accordé à Dominique Wolton,³ où une partie est consacrée à l'Europe, il évoque la question des immigrés pour caractériser ces renfermements. Et Wolton de citer le pape: «Le chrétien qui ferme sa porte aux réfugiés ou à celui qui a besoin d'aide

est un hypocrite.» L'Europe apparaît ainsi déchirée sur cette question. « J'ai accepté le prix Charlemagne pour le bien de l'Europe, parce que je crois que l'Europe est en crise. L'unité de l'Europe est en crise. Une des choses que j'ai dites et sur laquelle j'ai beaucoup insisté, c'est le dialogue. Il faut que nos enfants, dès l'école primaire, apprennent à dia-lo-quer. »⁴

Son modèle de société

Derrière ces remarques, un modèle de société apparaît comme idéal pour le pape: c'est l'image du polyèdre, qu'il utilise très souvent. Les multiples facettes de cette figure géométrique sont soudées en un tout faisant unité dans sa diversité plurielle.⁵ Dans une société de ce type, des personnes différentes peuvent vivre ensemble, sans méfiance ni disputes. Tout le monde a ainsi un savoir à apporter à la communauté. S'il peut exister des conflits, il faut tout faire pour les résoudre et revenir à l'unité de la société, notamment par la culture de la rencontre, le but étant de reconstituer une unité.

Au-delà de l'Europe, le pape François a une vision négative des sociétés sécularisées qui, apparemment, ont pris leurs distances par rapport à la foi: «Le processus de sécularisation tend à réduire la foi et l'Église au domaine privé et intime. De plus, avec la négation de toute transcendance, il a produit une déformation éthique croissante, un affaiblissement du sens du péché personnel et social et une augmentation progressive du relativisme qui donnent lieu à une désorientation généralisée, spécialement dans la phase de l'adolescence et de la jeunesse, très vulnérable aux changements. »6

Ce diagnostic est bien posé, mais ne pourrions-nous pas y voir une chance pour affirmer une foi personnelle responsable? Peut-on vivre en chrétien dans un monde économique plein d'attraits et de fascination avec pour seule arme des traditions et des pratiques populaires qui n'engageraient ni réflexion ni discernement? Quand les jeunes d'aujourd'hui adoptent le sacerdoce ou la vie religieuse, c'est après un long mûrissement, une série de renoncements très conscients par rapport à un monde qu'ils connaissent parce qu'ils l'ont pratiqué.

Le pape François ne voit pas le travail intérieur considérable fourni par les chrétiens dans les pays d'Europe qui ont affronté la sécularisation. C'est dans ce continent qu'ont été créés le mouvement de Taizé, la communauté Sant'Egidio et, depuis les années 70, bien de nouveaux mouvements. C'est là où sont nés les grands monastères, creuset d'une vie évangélique rigoureuse sur le long terme.

De l'italianisme à l'internationalisme

Ces remarques n'enlèvent rien à tout ce que le pape François a apporté pour dépoussiérer l'Église, bousculer son administration, rénover son langage, exiger la vérité sur les abus sexuels et dénoncer le cléricalisme, retrouver les fondements de l'Évangile et de l'attention aux plus pauvres. François a accompli une œuvre immense en quelques années mais, comme tous ses prédécesseurs, il a aussi sa culture et ses orientations personnelles. Jean Paul II était viscéralement polonais et anticommuniste, ce qui le disposait à ne pas comprendre l'Amérique latine. Benoît XVI avait un tropisme d'intellectuel européen qui ne l'a pas aidé à participer aux débats théologiques avec le tiers-monde.

L'Église a longtemps eu des papes italiens issus des grandes familles romaines qui avaient la mainmise sur le Vatican. Puis d'autres Italiens de milieux très divers, et même modeste comme avec la famille Roncalli (Jean XXIII), sont devenus papes. Paul VI a entrepris l'internationalisation de la Curie et du collège des cardinaux, pour casser un entre-soi qui révélait les faiblesses de l'Église et ne correspondait pas à la mondialisation en cours. Un jour, enfin, l'enfant d'un autre pays européen, la Pologne, est devenu pape sous le nom de Jean Paul II. La dynamique internationale s'est développée, jusqu'à l'élection du pape du bout du monde, François.

Avec lui, cette dynamique est redescendue dans les rouages mêmes du corps central de l'Église, par une plus grande ouverture aux périphéries et par une internationalisation des membres de la Curie, comme la section financière du Vatican aux mains désormais de non-Italiens. La géographie du pape François a ouvert le centre aux périphéries, avec une vigueur toute latino-américaine.

- 1 Cristina Fernández de Kirchner, présidente de 2007 à 2015, a aussi été mise en examen pour corruption en mai 2019.
- 2 Voir Pierre de Charentenay, «Le peuple de la «théologie du peuple», in Études, n° 4242, octobre 2017, pp. 75-86, repris sur www.choisir. ch sous le titre Deux théologies très politiques.
- 3 Pape François, Rencontres avec Dominique Wolton, Politique et société, De l'observatoire 2017, pp. 126-167.
- 4 Ibid., pp. 129-130.
- 5 Voir Mgr Victor Manuel Fernandez, «Rencontre» in Pape François. Lexique, Paris, Cerf 2018, pp. 317 et s.
- 6 Pape François, Exhortation apostolique Evangelii Gaudium, Rome 24 novembre 2013, n° 64.

«Rompre un jour bravement toutes les entraves dont la vie moderne et la faiblesse de notre cœur, sous prétexte de liberté, ont chargé notre geste, s'armer du bâton et de la besace symboliques, et s'en aller! [...] Égoïste bonheur, peut-être. Mais c'est le bonheur, pour qui sait le goûter. Être seul, être pauvre de besoins, être ignoré, étranger et chez soi partout, et marcher, solitaire et grand à la conquête du monde.»

Isabelle Eberhardt (1877-1904, in Écrits sur le sable)

«À mon retour, il s'est trouvé beaucoup de gens qui n'étaient pas partis, pour me dire qu'avec un peu de fantaisie et de concentration ils voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise. Je les crois volontiers.

Ce sont des forts. Pas moi. J'ai trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace [...]

En revenant de voyage, nous sommes comme des galions pleins de poivre et de muscade et d'autres épices précieuses, mais une fois revenus au port, nous ne savons jamais que faire de notre cargaison.»

Nicolas Bouvier (*L'usage du monde,* 1963)

«Avoir fait de l'anniversaire de la naissance de l'homme qui nous a enjoints de nous débarrasser de nos biens et de partir sur les routes à la recherche de l'amour, une fête où l'on s'ensevelit les uns les autres sous un tombereau de cadeaux dans la chaleur du foyer familial, c'est l'un des plus habiles détournements de message de l'histoire de l'Occident.»

Sylvain Tesson (Géographie de l'instant, 2012)

La conversion écologique par les yeux, le cœur et les pieds

Julien Lambert, Paris théologien et artiste

SPIRITUALITÉ

Comment les petits pas d'un groupe de randonneur-euse.s peuvent-ils représenter un grand pas dans la marche de l'humanité vers des sociétés durables? Trois éditions d'une retraite spirituelle écologique m'ont permis de croire en cette improbable équation.

Julien Lambert a étudié les Lettres et travaillé dans le théâtre et le journalisme à Genève. Jésuite ces sept dernières années, il a étudié la philosophie et la théologie au Centre Sèvres (Paris), tout en se passionnant pour l'écologie, le féminisme, le clown et la spiritualité.

C'est bien une retraite ignacienne, avec temps de prière individuelle et collecte des « perles » recueillies par chacun·e, que Christophe Albrecht si et moi-même avons proposée ces trois derniers étés à un groupe de vingt personnes dans les Alpes suisses. Mais loin des centres spirituels et de leur calme feutré, nous avons prié en pleine nature, en marchant et les yeux ouverts, piqué·e·s chaque soir dans nos zones de confort par la paille des étables.

Le cheminement intérieur propre à chacun·e voulait contribuer à la nécessaire transformation de nos mo-

des de vie à l'heure de la crise écologique. Une transition globale que l'encyclique Laudato si' voit partir, impérativement, de ce cœur humain «blessé par le péché» (LS 1), avant de questionner les formes de consommation ou de production. Car méditer ce texte et d'autres permet certes de réactiver la conscience de notre responsabilité collective devant un si grave enjeu pour la survie de tant d'espèces, dont la nôtre; mais à quoi sert la compréhension si le cœur profond n'est pas touché?

Compassion et émerveillement

La contemplation du grand «livre ouvert» de la création, bien au-delà des concepts, réactive notre sensibilité pour le pullulement de la vie devant lequel nous passons souvent avec indifférence dans nos quotidiens pressés. La densité du silence démultiplie les facultés de perception des marcheur euse.s, autant que leur réceptivité émotionnelle.

Après un ou deux jours, beaucoup sont ébranlé-e-s par une compassion nouvelle pour la nature blessée par le dérèglement de nos sociétés industrielles. «Dieu nous a unis si étroitement au monde qui nous entoure, que (...) nous pouvons nous lamenter sur l'extinction d'une espèce comme si elle était une mutilation » (LS 91).

Pas besoin de se déplacer beaucoup: les cochons entassés entendus au passage d'une ferme, les vaches-usines gonflées de lait et la queue suspendue à une corde nous percutent au-dehors ... comme au dedans le souvenir des océans et des terres devenus un «immense dépotoir» (LS 21). La paysanne qui nous accueille les larmes aux yeux, désarçonnée par la pénurie d'eau, et nos corps transpirants ainsi privés de douche nous font sentir, jusque dans nos chairs, qu'il ne faut pas

La conversion écologique par les yeux, le cœur et les pieds

chercher à l'autre bout du monde les victimes du drame.

La mauvaise conscience cependant nous abat parfois plus qu'elle ne nous met en marche. La contemplation des montagnes grandioses, aussi bien que celle des bestioles dérisoires, qui toutes comptent aux veux de Dieu, ont d'abord le mérite de provoquer un émerveillement renouvelé. Les mêmes participant·e·s qui disaient sécher sur la méditation silencieuse se surprennent soudain à verser des pleurs de reconnaissance pour tant de beauté insondable. Plutôt que de s'infliger l'angoisse de devoir être des «sauveurs» de la nature, les voilà qui constatent que celle-ci les précède, les porte, les nourrit ... et que l'insecte pas plus que les fleurs sauvages ne se soucient de leur existence... « Où étaistu lorsque je fondai la terre», lance Dieu à Job plein de remontrances.

Retraite ignacienne écologique. © Pia Seiler



La Genèse se laisse retraduire: loin d'avoir à «dominer» (Gn 1,28) les autres créatures, l'humain se voit confier d'en être le gardien, la conscience vivante de leur nécessaire harmonie.

L'intensité du peu

C'est ainsi que la perspective d'un effort de conversion global s'avère, contre toute attente, passer d'abord par le cadeau d'une guérison personnelle. L'impuissance, l'horreur ressentie face à des dangers proprement irreprésentables, nous les refoulons souvent, creusant ce que les psychologues appellent aujourd'hui la dépression écologique. Reconnaître et nommer nos émotions négatives permet d'élargir le regard, d'acquérir une confiance et un désir de vivre renouvelés.

Les « mots d'amour » dont la nature est pleine répondent alors aux crises personnelles, aux situations familiales compliquées des participant·e·s, indépendamment des préoccupations environnementales. Si la méditation des évangiles permet aux retraitant·e·s de s'identifier avec celles et ceux que Jésus relève, la prière par les pieds et les yeux leur fait revisiter ces mêmes fragilités au détour d'une souche morte ou recevoir une éclaircie du ciel comme un signe consolateur.

Les mots de Laudato si' sur la «sobriété heureuse» prennent chair. Un repas frugal, au milieu d'une forêt et d'une randonnée éprouvante, nous fait retrouver la saveur crue d'un légume; un sommeil profond dans le froid d'une étable nous rappelle que le confort de nos appartements nous fait perdre la sensation de l'essentiel. Le trop de nos vies ne concerne plus seulement notre addiction à la consommation; nos emplois du temps surchargés apparaissent comme des sources de

dispersion épuisantes. «Ceux qui jouissent plus et vivent mieux chaque moment, sont ceux qui cessent de picorer ici et là en cherchant toujours ce qu'ils n'ont pas, et qui font l'expérience de ce qu'est valoriser chaque personne et chaque chose (...). Ils ont ainsi moins de besoins insatisfaits, et sont moins fatigués et moins tourmentés. On peut vivre intensément avec peu » (LS 223).

De la pleine conscience à Dieu

La marche méditative ne nous sensibilise donc pas seulement à l'écologie, elle est réellement une école de prière. La pleine conscience, dont tant de chrétiens se méfient encore, est bien un vecteur de ce Dieu partout présent. Elle conduit certain es déçu es par les Églises à renommer et interpeler Dieu à certains moments de leur chemin. Pouvoir, dans nos solitudes, supposer ce vis-à-vis est le fruit d'une évolution de la réflexion rationnelle, vers l'ouverture du cœur.

La marche méditative ne nous sensibilise donc pas seulement à l'écologie, elle est réellement une école de prière.

Là est le pivot de ce chemin d'apprentissage qu'est la marche méditative: ne plus chercher volontairement dans les textes et les signes du paysage les réponses à nos questions, mais laisser venir à nous les détails qui nous ébranlent et les paroles qui, sorties du vide, nous sont adressées (pour peu que nous ayons pris le « risque » du silence).

La prière, cette présence de Dieu jaillie par notre besoin de lui au cœur de son absence, dépend souvent de notre peur de la mort, enfin affrontée. Le déclic est venu pour un marcheur, lors d'une de ces retraites itinérantes, quand il s'est laissé physiquement tomber au sol, en médi-

tant le découragement d'Elie au désert. Pour affronter son propre vertige et la dépendance salutaire envers un·e autre, l'accompagnateur qui écrit ces lignes a dû, pour sa part, traverser pas à pas une passerelle audessus du vide, à la suite d'une participante particulièrement éprouvée qu'il avait lui-même «guidée» peu auparavant.

La prière, comme la marche, est école de persévérance. Cette expérience est peut-être l'un des apports spécifigues que les croyant·e·s de toutes confessions peuvent offrir aux efforts écologiques de l'humanité. D'autres sèmeront mieux des éoliennes et des panneaux photovoltaïques. Et face à la tentation d'abandonner quand ces efforts paraissent infructueux et dérisoires, le témoignage stimulant d'« espérant·e·s » qui persistent, par amour de la création et compassion avec les victimes les plus lointaines de la crise écologique, est peut-être une réponse au moins aussi décisive. La résonance qu'ils peuvent provoquer est illimitée.

« Réduire la consommation d'eau, (...) cuisiner seulement ce que l'on pourra raisonnablement manger, (...) réutiliser quelque chose au lieu de le jeter rapidement (...), il ne faut pas penser que ces efforts ne vont pas changer le monde. Ces actions répandent dans la société (...) un bien qui tend à se répandre toujours, parfois de façon invisible » (LS 211-212). ■

¹ Cf. Lucienne Bittar, « De la pleine conscience à Dieu », in choisir n° 689, octobre-décembre 2018, pp. 45-47.

« Tout pousse au slow travel » entretien avec Alexandre Python

Céline Fossati, Begnins journaliste *choisir*

SPIRITUALITÉ

Le voyage. Il fait rêver souvent. Il manque parfois. Il n'est jamais anodin. Toute destination a un coût et un bénéfice. Et on ne parle pas seulement en termes d'argent et de plaisir. On connaît les méfaits du tourisme de masse et les bienfaits de la connaissance sur la protection des peuples et des espèces. Certaines agences proposent des voyages qui dépassent le cadre matériel pour s'aventurer sur les chemins spirituels. C'est le cas d'Ad gentes en Suisse.

Alexandre Python est directeur de l'agence de voyage suisse Ad gentes, professionnel du tourisme depuis plus de vingt ans. Sa devise, il l'emprunte volontiers au Père Henri Lacordaire: «Je vais où Dieu me mène, incertain de moi, mais sûr de lui ». Homme de foi, il propose notamment des voyages « pèlerinage, foi et culture».

Ad gentes a fêté ses vingt ans d'existence en 2018 alors que son aîné PBR - pour Pèlerinages bibliques romands - disparaissait après 50 ans de propositions de voyages à caractère religieux. Pour que la flamme ne s'éteigne pas, Alexandre Python a repris les propositions de pèlerinage et étoffé son catalogue de destinations estampillées « Pèlerinage, foi et culture ». Comme pour PBR, ces voyages se font accompagnés d'un animateur spirituel. Le Père Luc Ruedin si est l'un d'eux et accompagnera un groupe à Avila en septembre prochain.

Céline Fossati: Comment est née l'idée d'Ad gentes - locution latine que vous traduisez par «aller vers les gens» - et quelle est sa philosophie?

Alexandre Python: «Ad gentes est née à l'époque où j'étais séminariste en Belgique. Avec les autres élèves de ma volée, nous étions alors très proches de la Communauté de l'Emmanuel du Rwanda, dont les responsables venaient se former en Belgique et logeaient avec nous. Ils étaient devenus des amis. Dès les premiers jours du génocide au Rwanda, un tiers de la communauté de l'Emmanuel a été assassinée. Hutus et Tutsis vivaient ensemble dans la Communauté, formant des couples mixtes, adoptant des enfants indépendamment de leur ethnie... Cette unité déplaisait, raison pour laquelle ils ont été ciblés parmi les premiers. Suite à ces événements, une nuit m'est venue cette motion intérieure qui me disait «Pourquoi faisons-nous toujours des pèlerinages sur les lieux des martyres d'hier et pas ceux d'aujourd'hui?> Ces Rwandais étaient clairement des personnes qui avaient donné leur vie au nom de Jésus. Et c'est de là que l'intuition de base d'Ad gentes a surgi. Il a fallu quelques années pour que les choses se mettent en place, que je me forme et que je trouve un modèle économique viable puisqu'il était impensable d'être rentable en proposant uniquement des voyages à caractère chrétien. Mais il était important de fonder une agence à l'éthique chrétienne forte, qui mette l'humain au centre, l'autochtone comme le voyageur.»

Comment tenez-vous compte de la réalité et des besoins des populations locales qui sont tout autre que ceux de leurs hôtes occidentaux?

«Notre politique, celle que nous partageons avec nos clients, est de dire: «Ce n'est pas parce que je paie un service que j'ai tous les droits. J'ai aussi le devoir de respecter l'autre dans la rencontre.> Si le contrat du chauffeur qui m'accompagne stipule qu'il est à ma disposition de 8h à 17 h, de quel droit lui demanderaisje de passer me prendre à 7h ou de me déposer à mon hôtel à 23 h parce que je n'ai pas envie de prendre un taxi après avoir soupé? La notion de partage est tout aussi importante que celle du respect. Et je propose souvent aux voyageurs qui se rendent aux Philippines de prendre une demi-journée pour enseigner le français ou l'anglais dans une école. Cela représente beaucoup là-bas pour les enfants qui profitent de cette ouverture au monde. Au sud du pays, je propose une halte de deux heures dans un centre d'accueil pour jeunes filles victimes d'abus qu'Ad gentes soutient, pour échanger avec elles et ainsi s'ouvrir à des réalités du pays qui diffèrent, certes, de celles des belles plages de sable, mais qui font aussi partie de la vie des populations locales.»

En temps qu'agence chrétienne, tenez-vous compte dans vos propositions de destination de la réalité politique des pays?

«C'est une question que je me suis longtemps posée, notamment concernant des pays comme la Birmanie (n.d.l.r.: entretien réalisé avant le putsch de la junte militaire). Nous travaillons le plus souvent sur place avec de petites structures indépendantes, et je pars du principe que la démocratie passe aussi par l'autonomie économique. Je ne suis pas partisan d'un boycott radical aux retombées parfois dramatiques. Je pense qu'il est plus judicieux de garder un dialogue ou de chercher un compromis. »

Les habitudes de voyage de vos clients ont-elles changé depuis la prise de conscience mondiale de notre impact sur l'environnement? Les destinations de proximité ontelles davantage la cote par exemple?

«Quand il s'agit de ses vacances, le voyageur oublie assez facilement les préceptes prônés par l'encyclique du pape *Laudato Si'*. S'il faut prendre l'avion pour se rendre dans une destination qu'il aime et qu'il veut visiter, il va quand même y aller. Il payera sa compensation de CO² sur un site tel *myclimate* pour la forme, en se disant: «J'ai été me confesser, donc je peux y aller.»

» La distinction entre «le bien et le mal» est difficile à poser. Ce que nous soutenons - et nous sommes suivis par nombre de nos clients dans cette démarche - est de dire: «Voyageons peu, mais voyageons mieux.» Un week-end du vendredi soir au dimanche soir à Barcelone s'apparente quand même davantage à du consumérisme qu'à du voyage. Et, avec la Covid, la course aux pays à cocher, c'est terminé.

» Pour nous, voyagistes, l'écologie est tout de même une complication extrême. Nous essayons de limiter notre impact par de petits gestes, en demandant par exemple à nos clients en Asie de ne pas acheter des dizaines de bouteilles d'eau, mais d'utiliser la gourde métallique qu'on leur offre. C'est toujours ça. Mais si leur rêve est de partir en safari, ils seront véhiculés en 4x4. Quoique dans certains pays, en Tanzanie notamment, les pistes par temps sec sont praticables en voitures électriques. Ce type de projet se met en place gentiment, et c'est bien. Il existe aussi des safaris que l'on peut faire à pied. L'important, c'est d'avoir conscience que nos agissements demandent réflexion et que l'on peut décider de voyager de manière éco-responsable.

J'aimerais juste ajouter ceci. Vous savez, j'habite à côté de l'aéroport. Avec la Covid, il tourne au ralenti. Et

«Tout pousse au slow travel» entretien avec Alexandre Python

pourtant, je n'ai jamais vu autant d'avions privés décoller et atterrir à Cointrin... Ça me choque beaucoup de voir à quel point les plus riches continuent à vivre sans se soucier ni des restrictions sanitaires ni de leur impact sur l'environnement. »

Qu'est-ce qui caractérise un voyage spirituel d'un voyage traditionnel? Et qu'est-ce que les gens viennent y chercher?

«Quand on parle de pèlerinage, c'est assez clair. On chemine le plus souvent sur les traces d'un saint ou d'une sainte. Un pèlerinage se fait toujours accompagné par un prêtre. Il s'adresse à des croyants souvent fervents qui ont un grand amour du Seigneur ou de la Vierge Marie. Ils ont parfois une demande précise à formuler ou partent «en action de grâce».

» Nos voyages (foi et culture) proposent des destinations qui ne sont pas toutes en lien avec la tradition chrétienne. Le but est davantage de découvrir l'aspect culturel d'un pays avec des visites d'édifices tels que les mosquées d'Istanbul ou le site archéologique de Tel Arad, au cœur du désert du Néguev, dans la vallée d'Ara. Le but est aussi de rencontrer la population locale. On cherchera à mieux comprendre les interactions entre les cultures orientale et occidentale. La dimension de prière passe au second plan et la messe n'est pas célébrée tous les jours,

même en cas de voyage accompagné par un prêtre.»

En ces temps un peu troublés, où les gens n'ont plus foi en la science, ne croient plus en la politique et sont en quête de sens, y a-t-il une demande plus forte pour ce type de voyage?

«J'aurais envie de vous répondre oui ... mais l'ouverture de Monsieur et Madame Tout-le-Monde se tourne souvent davantage vers le spiritueux que le spirituel. Le grand syncrétisme et tous ces trucs qui font guili-guili et qui les caressent dans le sens du poil leur plaisent beaucoup. Comme les destinations dites de bien-être, avec une recrudescence des voyages et retraites de yoga ou ayurvédiques. J'ai été moi-même découvrir la Kumbh Mela, un pèlerinage hindou, l'un des plus grands au monde. Les Occidentaux y étaient si nombreux ... je tombais des nues! Depuis l'âge de vingt ans, je vais réaulièrement en Inde. Je peux vous dire que des Occidentaux perdus, il n'y en a pas moins qu'il y a trente ou soixante ans. C'est impressionnant de voir à quel point certaines personnes ont une telle soif d'absolu qu'elles se laisseraient aliéner par n'importe quel gourou qui se dit investi d'une mission.»

Quel est l'apport de l'accompagnateur lors d'un pèlerinage ou d'un voyage foi et culture?

«Tous ont leurs spécificités. Le Père Ludovic Nobel, un intellectuel curieux et très ouvert, partira chaque année à la découverte de nouvelles destinations avec son groupe, souvent des fidèles. Le Père Jean-Bernard Livio sj, archéologue et exégète, reste le grand spécialiste de la Terre Sainte. Certains groupes auront besoin d'un bon pasteur, d'une figure du Père - d'une sorte d'aïeul de confiance - qui les accompagne, leur donne l'amour filial dont ils ont

besoin et avec qui ils se sentiront comme en famille. Cette diversité est très intéressante. Prenez le Père Farquet, il propose des retraites spirituelles itinérantes, avec des prières et des messes quotidiennes. Ce sont des retraites où l'on bouge très peu physiquement et dont le but est de vivre une expérience spirituelle forte.»

Comment vivez-vous cette période Covid?

«Tous les voyages prévus en 2020 après le mois de février ont été annulés ou repoussés. Deux ou trois courts séjours en Suisse et en Italie du Nord en septembre et octobre ont pu être maintenus, et c'est tout ce qu'on a pu faire. Cette année, le premier voyage est prévu pour avril, mais nous ne sommes absolument pas sûrs que cela pourra se faire.

» Sur 33 employés, j'ai déjà dû en licencier 26. Nous sommes vraiment en mode de survie comme tout le secteur du voyage. C'est très dur! Espérons que l'automne sera plus propice, pour autant que l'on tienne jusque-là.»

Comment définir cette grande industrie du tourisme qui fait rêver tant de gens?

« Par le besoin de rencontre, d'aller vers l'autre. Et par cet autre, je rencontre le grand Autre. C'est du moins par cette ouverture d'esprit que le voyage est essentiel pour moi. La valeur absolue d'Ad gentes, c'est la paix dans le monde. Rencontrer l'autre et se lier d'amitié favorise cette recherche de paix. Même si l'on ne partage pas la même religion, ni les même us et coutumes, le respect et la curiosité de l'autre favorisent l'entente. »

Quelle différence fondamentale faitesvous entre voyager dans sa tête ou en exportant son corps ailleurs?

«Pour moi, les deux se complètent. Dans les grands voyages que nous proposons, nous encourageons les gens à préparer leur voyage comme on le faisait (à l'époque), en se documentant avant de partir, en s'imprégnant de la culture par la lecture de livres d'écrivains du cru. Il nous arrive d'ailleurs souvent d'offrir des romans ou des livres de contes à nos clients en plus du guide traditionnel.

» Pour trop de gens, le voyage est un bien de consommation. Ce que nous prônons, c'est le Slow Travel. On se plaint du touriste asiatique qui visite l'Europe en deux semaines, sans se rendre compte qu'on fait pareil! Nous proposons à nos clients de prévoir durant leur voyage des journées pour rien, dédiées à flâner et humer l'air du temps. Et si l'idée de «perdre une journée» leur paraît suspecte au départ, ils nous disent souvent à leur retour que c'était l'un des meilleurs moments de leur voyage.»

L'équilibre sur deux roues

Sébastien Kramer, Vevey ingénieur en environnement

TÉMOIGNAGE

Je me souviens encore de ce samedi matin de juin où, accompagné·e·s de nos familles et amis, Delphine et moi avons enfourché nos vélos bien chargés pour donner nos premiers coups de pédale dans les vieilles rues d'Aubonne. À ce moment précis, nous ne préparions plus le voyage, nous étions des voyageurs. C'était le jour du départ, l'aboutissement d'un projet dont l'origine exacte avait quelque peu perdu de sa clarté, mais auquel les mois précédents avaient été dédiés avec une force et une excitation difficilement descriptibles.

Sébastien Kramer et sa compagne
Delphine Schüpbach ont entrepris en 2013 un voyage en vélo qui a duré deux ans. Désormais, toutes leurs vacances se passent avec leurs vélos, auxquels ils ajouteront cette année une charrette pour un enfant.

Si partir en voyage était une évidence, le choix du mode de transport ne l'était pas. Je me rappelle même être sorti de la conférence d'un voyageur à vélo quelques années plus tôt en me disant: «Ça doit être très beau, mais jamais je ne pourrais le faire, c'est bien trop dur...» Grâce à des lectures, des films, des discussions avec d'autres voyageurs, le «jamais» a commencé à s'estomper. En y réfléchissant bien, le vélo semblait permettre d'atteindre cet équilibre tant recherché entre lenteur et progression: la lenteur

pour les rencontres et l'imprégnation de l'environnement, et la progression pour satisfaire une curiosité qui cherche toujours à voir ce qu'il y a un peu plus loin. Nos deux années sur les routes n'ont fait que confirmer que l'équilibre du voyage passe par le vélo, pour Delphine et moi du moins.

Partir depuis la maison est un bonheur mémorable. Au premier carrefour, comme de nombreuses fois auparavant, nous prenons la route pour rejoindre le lac Léman ... sauf que cette fois, l'idée est d'aller un peu plus loin. Traverser les cols alpins, rejoindre les Balkans, atteindre Istanbul et puis se perdre sur la route de la Soie. La sensation que cette route si familière est le premier troncon nous permettant d'atteindre l'autre bout du continent eurasiatique est vertigineuse. Cela explique certainement l'humidité dans mes yeux sur les premiers kilomètres.

Au début d'un tel voyage, il faut trouver ses marques, rechercher l'équilibre qui convient. L'effort physique est important, mais Delphine et moi réalisons assez vite qu'il dépend de nos choix. Au lieu de gravir deux cols dans une même journée, nous nous arrêtons après le premier. Ce qui nous laisse le temps d'observer, de ressentir et d'être bien dans nos corps. Et comme le temps n'est pas un facteur limitant, nous le dépensons sans compter! Grâce à cela, nous avons l'impression d'être plus ouvert·e·s à ce qui nous entoure, notamment pour accepter des rencontres avec des hommes et des femmes qui passent par notre route. Car c'est bien la magie des rencontres qui donnera à notre voyage toute sa saveur, son piment et son âme.



Accueil dans une famille de l'est de l'Iran © Sébastien Kramer

En premier, la rencontre

Les premières semaines, nous avons encore cette légère réticence devant l'inconnu, cette petite gêne d'engager la conversation, cette crainte d'éventuelles intentions malveillantes de l'autre. Avec le recul, on se demande d'ailleurs d'où vient cette appréhension infondée! De l'éducation et du mode de vie de nos pays occidentaux un peu trop fondés sur l'individualisme? Des images souvent négatives véhiculées par nos médias dès qu'il s'agit des pays situés un peu plus à l'est? Dans tous les cas, nos premières rencontres nous émerveillent par leur simplicité et bienveillance.

La première fois que nous sommes accueilli-e-s chez l'habitant, c'est dans la campagne croate où, le soir venu, nous osons finalement demander à un couple arrosant son jardin si nous pouvons planter la tente sous un de leurs pommiers. Sans nous poser aucune question, ils acceptent, à condition que l'on boive d'abord une bière avec eux. Bière qui sera suivie par d'autres, puis par un repas, puis un digestif, avant que nous nous endormions heureux sur un matelas dans leur maison. Le lendemain, nos sacoches s'alourdissent de quelques fruits et légumes de leur production en guise d'au revoir, comme s'ils voulaient nous remercier d'être passé·e·s les voir.

Ce scénario, sujet à quelques petites adaptations, se répétera à de nombreuses reprises au cours de notre périple. En reprenant la route après ces échanges si intenses, si chaleureux et si riches de par leur imprévisibilité, nous sentons une extraordinaire exaltation envahir nos corps et nous savons que pour rien au monde nous n'échangerions notre place.

Il nous a fallu un temps d'adaptation pour oser provoquer la rencontre, mais nous roulons désormais avec une pleine confiance en l'être humain. Au lieu de chercher un coin un peu caché pour notre tente, nous privilégions souvent un endroit à découvert. Qui sait, cela sera peut-être l'occasion d'entrer en contact avec un autre et de nourrir ainsi notre esprit de la manière la plus profonde et la plus satisfaisante possible?

Emballé·e·s et ému.e.s par ces nombreuses expériences, nous nous questionnons sur notre légitimité à les vivre et à les faire vivre à nos hôtes. Nous savons, en effet, que l'accueil de l'étranger est un devoir dans plusieurs régions, et nous nous sentons

L'équilibre sur deux roues

parfois mal à l'aise devant tant de générosité. À nos yeux, les moyens de nos hôtes paraissent limités et nous ressentons parfois une gêne lorsque la famille nous prépare un festin avec des ingrédients qui semblent sortir de leur quotidien. Est-ce qu'ils devront se priver demain pour pouvoir nous recevoir avec tant d'égards aujourd'hui?

Avec le recul, nous devons admettre que nous n'avons toujours pas de réponse claire à cette interrogation, mais les nombreuses expériences d'accueil vécues dans différents pays se sont toujours terminées par de très larges sourires de part et d'autre. Alors nous nous apaisons en pensant que notre passage apporte à nos hôtes un exotisme bienvenu et qu'il n'est pas uniquement question de donner ou de recevoir, mais bien de partager un bout de nos vies respectives.

Le nomadisme

Si les rencontres et les échanges avec ceux que nous croisons deviennent vite l'ossature même de notre voyage, nous aimons aussi être en pleine nature et expérimenter une sorte de vie nomade. Totalement autonomes, nous vivons pleinement les paysages que nous traversons et profitons de cette liberté si enivrante de pouvoir s'arrêter presque où bon nous semble. Quel sentiment grisant que de trouver en fin de journée une jolie prairie au bord d'un cours d'eau et de décider que ça sera là notre

«maison» pour une nuit! Cette satisfaction de découvrir un bel endroit est mise en valeur par d'autres nuits, plus compliquées, où nous ne trouvons pas de jolie prairie et devons nous contenter de parkings ou de garages plutôt tristes...

Ces contrastes de contextes et de sensations sont peut-être ce que j'ai le plus apprécié durant le voyage. M'entraînant d'un extrême à l'autre. ils m'ont permis de vivre totalement le moment présent. Partager un ragoût de mouton avec des Kirghizes dans une yourte au milieu des montagnes et me retrouver le lendemain à l'opéra de Bichkek à admirer un ballet russe en tringuant avec une coupe de champagne. Souffrir le matin dans la montée raide d'un chemin boueux balayé par un vent glacial et savourer le soir même un lit douillet avec le ventre plein, accueilli chaleureusement par une famille turque. Monter sur une route entre yaks et monastères tibétains un jour, et redescendre le lendemain entre des bananiers et des plantations de thé au sud de la Chine.

Toutes ces diversités vécues durant le voyage et l'adaptation nécessaire pour les appréhender sont, avec la bonté naturelle des gens sur cette Terre, des sentiments positifs qui resteront en nous jusqu'à notre dernier souffle. Nous nous sentons extrêmement chanceux et chanceuse d'avoir pu vivre une telle expérience et nous la souhaitons à toutes et tous.

Morne plaine

(en 2021)

Eugène, Lausanne écrivain

REGARD

5 janvier 2020. Le petit est couché depuis une demi-heure. Au salon, le clavier de l'iMac cliquète à toute vitesse. Mon épouse et moi programmons un voyage à Saint-Pétersbourg en juin, pour les nuits blanches. Mon épouse est russe et notre garçon n'a pas encore vu un centimètre carré de Russie. Il est grand temps. On trouve des billets sur Swiss pour un prix acceptable (surtout si on les achète six mois à l'avance).

Et là, une frénésie s'empare de nous. Et si on programmait un petit séjour en Suède? Une amie de ma femme s'est installée à Stockholm. L'immeuble en coopérative dispose d'un appartement pour les hôtes de passage. Hop! En août, pour une trentaine de francs aller simple, on débarquera au pays d'Abba, de *Spotify* et des Prix Nobel de chimie. Merci Easyjet. Et merci de nous permettre de nous acheter une bonne conscience en un click, en compensant notre empreinte carbone.

Mais ce n'est pas tout. On était chauds bouillants, je vous dis. Le ver-

tige de la mappemonde! Magellan n'a qu'à bien se tenir. On envisage un troisième voyage. Et si on allait aussi à la mer cette année? En septembre, il y a dix jours vides dans nos agendas. On profite du fait que le petit va encore à la crèche pour organiser nos vies comme on l'entend. Ensuite l'école gouvernera nos quotidiens. Ni une ni deux, on se dégotte un petit appart près de Montpellier pour un prix tabassé. En septembre, on descendra dans le sud de la France en TGV. Une fois sur place, on louera une Twingo.

Trois voyages programmés en deux heures! On est les rois de l'évasion... Même pas! Juste deux échantillons de la classe moyenne qui profitent du monde tel qu'il nous est offert. L'Organisation mondiale du tourisme a enregistré 1,5 milliard de touristes internationaux en 2019.

Ca prend l'eau!

Mais 2020 ne s'est pas exactement passé comme nos agendas le prévoyaient. Semi confinement, frontières fermées, quarantaine imposée aux touristes revenant de certaines zones rouges ont freiné les Terriens. Du coup, nos trois virées sont tombées à l'eau. À cause de nous, les aéroports et les compagnies aériennes ont affiché une baisse de fréquentation de 70%. Le voyage vers l'étranger a été déclaré cliniquement mort. Preuve en est cette offre absurde (ou géniale, c'est selon) de la compagnie australienne Quantas qui, en octobre 2020, a proposé des trajets reliant Sidney à ... Sidney. Un vol de sept heures avec plateau repas, survol de quelques sites touristiques, films à choix et retour au point de départ.

Pour être honnête, ma dernière escapade à l'étranger s'est déroulée en février 2020. En France voisine. Durant cinq jours, l'association Livre

Morne plaine

et Lecture basée à Lyon m'a transporté sur les autoroutes et les départementales de la région Auvergne Rhône-Alpes, pour rencontrer des élèves qui avaient lu mon dernier roman. Une joie (sans aucune ironie). Depuis, morne plaine. Je suis en train de vivre ma plus longue période sans voyage vers l'étranger depuis une bonne trentaine d'années. Carrément.

Bref, pour voyager aujourd'hui, il reste trois possibilités: 1. les drogues 2. les livres 3. les plateformes de streaming. 1. Les drogues, j'y renonce d'emblée. Parce que voyager en perdant conscience, ce n'est pas voyager, c'est ... perdre conscience.

2. En 2021, les bouquins se ramassent à la pelle. Héritage désuet d'une époque révolue, la cabine téléphonique s'est transformée en actrice culturelle de proximité! Entrez dans une de ces boîtes à livres avec l'intention de choisir un petit roman, vous ressortirez avec un bouquin de bricolages, un essai sur la bio résonance et ... trois gros romans. Par ailleurs, les bibliothèques municipales vous tendent les bras et vous surprendront. Comme la sublime et spacieuse Médiathèque de Sion logée dans les anciens arsenaux fédéraux ou la dynamique bibliothèque de Vevey couplée avec son Café littéraire donnant sur le quai, ou encore l'étonnante Médiathèque de Thononles-Bains installée dans l'ancien couvent de la Visitation, avec son plafond de verre posé sur la cour intérieure. Sans parler des bibliothèques accessibles dans les musées sans que personne (ou presque) ne le sache, comme celle juchée au dernier étage du Musée d'ethnographie de Genève. On y vient pour consulter un ouvrage et on y passe tout l'après-midi, avec le sentiment d'être parti ailleurs.

3. Pour une dizaine de francs par mois, vous avez accès à Disney +. De gros boutons s'offrent à vous, comme autant d'univers imaginaires: Disney, Pixar, Marvel, Star Wars, Chacun de ces boutons représente à lui seul des milliards de dollars de production cinématographique. Et surtout cet alignement propre et élégant rend présentable la politique carnassière de Disney en matière de divertissement. D'abord, Walt Disney a adapté des œuvres littéraires libres de droits (Blanche Neige, Pinocchio, etc.). Puis racheté les studios Pixar qui réalisent des films extraordinaires sans support papier. «Si ton ennemi est meilleur que toi, alors achète ton ennemi », tel est le mantra de la Mickey Corp. Puis, en 2009, Disney s'offre un nouveau met de choix: Marvel! Quel est le point commun entre les bandes dessinées de Riri, Fifi, Loulou et Iron Man se frittant avec Thanos? Aucun (mais ça n'a aucune importance). Enfin, en 2012, Disney se paie la galaxie Star Wars. Du sabre laser aux *Aristochats*, le voyage est sans limite.

Et à l'avenir?

Reviendra-t-on au vol pour Edimbourg à 25 francs aller simple? Le secteur aérien continuera-t-il de bénéficier de cette révoltante absence de taxe sur le kérosène, comme c'est le cas depuis 1944? Le *flyskam* a été inventé en 2018, en Suède. Trois ans plus tard, je crois que des millions de voyageurs seraient à nouveau très heureux d'avoir honte de prendre l'avion...

Grain, la particule humaine Une itinérance initiatrice

Emmanuel Tagnard, Genève journaliste à RTSreligion, coproducteur de l'émission *Faut pas croire*

CINÉMA

Dépression verte, burn-out biologique, solastalgie ou éco-anxiété... ces expressions sont de plus en plus utilisées pour désigner la nouvelle souffrance psychologique due au déferlement des mauvaises nouvelles sur l'état de notre planète. Ne serait-ce pas là aussi le reflet d'un profond désarroi spirituel? Grain, la particule humaine du cinéaste turc Semih Kaplanoglu¹ tente d'amener une réponse aux questions des chantres de la «collapsologie», un courant de pensée qui étudie les risques d'un effondrement de la civilisation industrielle.

Emmanuel Tagnard est membre du comité cinéma de « Il est une foi – Les Rendez-vous cinéma de l'ECR ». Il est l'auteur notamment de Via Jacobi. Sur le chemin suisse de Compostelle, édité en 2020 chez Saint-Augustin (recension du livre sur www.choisir.ch).

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme», rappelait déjà Rabelais. Changements climatiques, dérives des manipulations transgéniques, extinction progressive du vivant, déplacements de populations... Pour le réalisateur Semih Kaplanoglu, tous les signaux sont au rouge. En 2017, il tirait la sonnette d'alarme à travers une fresque de science-fiction minimaliste à laquelle les images en noir et blanc confèrent un charme un peu désuet. Le film impose une esthétique et un rythme proches des œuvres du cinéaste

russe Andreï Tarkovski. Les premiers plans rappellent les décors urbains de *Solaris*; les personnages évoluent ensuite dans une mystérieuse zone désertique, un peu à la manière de *Stalker*.

Le docteur Erol Erin (Jean-Marc Barr), généticien spécialiste des semences, se lance à la recherche de graines originelles, depuis longtemps remplacées par des organismes génétiquement modifiés qui périclitent pour des raisons inconnues, incapables de pallier une sécheresse extrême. Face au chaos social, le scientifique s'aventure dans les dangereuses Terres mortes pour y rencontrer Cemil Akman (Ermin Bravo), un autre chercheur qui avait prévu le phénomène avant de rompre tout contact avec la société. Lui seul peut l'aider à trouver une solution pour sauver la planète de la famine.

Le périple intime et existentiel du héros rejoint un questionnement plus global sur l'environnement et la spiritualité. Le dépouillement du désert transforme progressivement les deux scientifiques en anachorètes traquant les derniers germes de vie sur une planète à bout de souffle. Une mosquée désaffectée protège un bout de terre encore fertile. Fragiles et humbles au contact d'un humus aussi précieux que régénérateur, les deux hommes renouent ainsi avec une spiritualité enfouie comme un trésor caché. L'itinérance se transforme en initiation.

La production du film s'est étalée sur cinq ans et a commencé par la recherche des décors, des lieux géographiques et climatiques très différents. Le réalisateur a choisi de tourner en 35 mm et de filmer en noir et blanc. Au début du film, la ville est une combinaison de Detroit aux États-Unis, de Cologne, Düsseldorf, Essen, Dortmund en Allemagne et

Grain, la particule humaineUne itinérance initiatrice

de Konya en Anatolie. Les scènes dans les *Terres mortes* se déroulent dans de splendides espaces désertiques d'Anatolie centrale. Des décors naturels qui semblent parfois bien plus présents que les humains de passage dans un monde à l'agonie.

Un universalisme spirituel

Le film puise son inspiration dans le Coran. Pour Semih Kaplanoglu, l'un des plus poignants voyages intérieurs est relaté dans la sourate 18 (v. 58-82) intitulée Al-Kahf (la caverne). Différentes interprétations de cette parabole existent. Le réalisateur turc s'est rattaché à la tradition soufie et au commentaire d'Ibn Arabi. Il s'agit de la quête éprouvante de Moïse (Moussa), présenté non pas comme un prophète mais comme un être en recherche de vérité absolue. Alors qu'il pensait tout savoir, une révélation lui apprend que quelqu'un en sait encore plus. Moïse désire rencontrer cet énigmatique « serviteur de Dieu ».

Selon la tradition islamique, il s'agit d'Al-Khidr, un personnage devenu immortel et appelé *Le verdoyant*. Habillé de vert, il rend, par sa seule présence, la nature verdoyante. Il est vu tantôt comme un prophète, tantôt comme un saint. Il est parfois identifié à Elie. En présence de Moïse, ce «serviteur de Dieu» accomplit d'étranges actions, apparemment répréhensibles, transposées dans le film tout au long de l'itinérance des protagonistes en *Terres mortes*. À la

fin de la sourate, Al-Khidr donne a posteriori les raisons de ses actes à Moïse, avant de se séparer de lui. Il déclare avoir agi selon la volonté divine.

Grain, la particule humaine est une œuvre intense et méditative, dont le souffle mystique s'étend au-delà d'une religion particulière. Le film apporte une pierre pertinente à l'édifice des réflexions spirituelles concernant notre devenir écologique: le besoin d'un retour au naturel pour reconquérir le vivant et, surtout, la nécessité d'un voyage intérieur pour sauver l'extérieur.

Semih Kaplanoglu le souligne dans son dossier de presse: «Toutes les difficultés qu'un individu peut ressentir à l'intérieur de lui-même sont transfigurées en phénomènes extérieurs dans le film: la sécheresse, la faim, les guerres, les réfugiés, les modifications génétiques.» Alors que certains scientifiques recherchent «la particule de Dieu» dans les accélérateurs du CERN, le réalisateur turc nous invite à identifier la particule humaine au plus profond de nous-même. Ainsi son film peutil être envisagé comme une quête du plus petit dénominateur commun spirituel pour sauvegarder notre Terre nourricière.

À VOIR OU À REVOIR (si le festival a lieu)

dans le cadre d'Itinérances, l'édition 2021 des « Rendez-vous cinéma de l'ECR », Grain, la particule humaine, de Semih

Kaplanoglu,

à 20h.

Grand Prix du 30° Tokyo International Film Festival, 2017, vendredi 7 mai 2021, aux cinémas du Grütli (Genève),

À l'issue de la projection, un débat avec Alexandre Ahmadi, psychanalyste jungien et spécialiste de la mystique musulmane, sera animé par Emmanuel Tagnard.

1 Semih Kaplanoglu est l'auteur de la trilogie Œuf (2007), Lait (2008) et Miel (2010). Cf. Guy.-Th. Bedouelle, «Père et fils», in choisir n° 612, décembre 2010.

IL EST UNE FOI



les rendez-vous cinéma

6º ÉDITION DU 5 AU 9 MAI 2021



EGLISE CATHOLIQUE **GENÈVE**



Contrebande transfrontalière le dangereux commerce iranien

Monir Ghaedi, Bonn (D), journaliste Abbas Bahrami, photographe (Iran)

REPORTAGE

Nombreux sont les Kurdes iraniens qui font passer quotidiennement en Irak de la contrebande sur leur dos, via la montagne, au risque de se blesser et au péril de leur vie. Ils portent tout le poids de ce juteux trafic transfrontalier qui explose, mais ne jouissent que rarement de ses bénéfices.

Monir Ghaedi travaille pour la Deutsche Welle (DW), le service international de diffusion d'Allemagne (radio et télévision), et en tant que journaliste indépendant. Il a réalisé ce reportage suite à plusieurs séjours dans le Kurdistan iranien en automne 2019 et novembre 2020, avec le photographe iranien Abbas Bahrami (voir le porte-folio des pages suivantes).

Chaque matin, à l'aube, Aram part de chez lui pour son voyage de l'autre côté de la frontière. Il emprunte une route de montagne, avec sur son dos des paquets ne pesant pas moins de 40 kilos, voire 70. Ce sont des cargaisons d'aliments, de vêtements et d'appareils électroniques, comme des écrans de télévision ou des machines à laver. Son job est de contourner les postes de contrôle frontaliers pour livrer ces biens en Irak, puis de faire le trajet en sens inverse, également chargé... Au Kurdistan iranien où vit Aram (un pseudonyme), beaucoup gagnent leur vie ainsi. On les appelle les kulbars ou porteurs frontaliers.

Ce trafic, juteux pour les commanditaires, est courant dans les zones frontalières du Kurdistan iranien, où la pauvreté et le taux de chômage sont les plus hauts du pays et les indices de développement les plus bas. Mais au lieu de qualifier les kulbars de criminels, de nombreux Iraniens compatissent. Car être kulbar implique bien plus de problèmes que de bénéfices.

Des balades mortelles

Une frontière de 500 kilomètres sépare le Kurdistan iranien du Kurdistan irakien. Ces dix dernières années, la contrebande s'y est consolidée en des réseaux bien structurés qui organisent le marché. Les locaux qui désirent travailler comme kulbars n'ont pas à chercher longtemps. «Il suffit de s'approcher de la maison de thé la plus proche ou de demander autour de soi», confie Aram. Ce commerce illicite ne ressemble pas, en effet, à de la contrebande clandestine. Lorsque l'on parcourt les routes autour des villes frontalières, on aperçoit très vite les files de kulbars qui se lancent chaque matin sur les routes montagneuses, tels des ouvriers se rendant à l'usine.

« Il faut juste être assez bien portant pour pouvoir marcher, et tu es engagé, dit Aram. Mais il faut aussi développer ou posséder une aptitude de plus: s'habituer à encaisser la mort des compagnons. » Les porteurs frontaliers risquent en effet leur vie chaque fois qu'ils partent en montagne. Ils peuvent chuter dans un précipice ou marcher sur une mine antipersonnel oubliée après la querre Iran-Irak des années 80. En hiver, le blizzard ou les avalanches menacent. Ainsi la perte ou la mutilation des doigts à cause de blessures, de gelures ou l'explosion de mines est très fréquente. La police des frontières leur tire dessus aussi

parfois. Des organisations de défense des droits de l'homme rapportent des dizaines de morts chaque année chez les *kulbars*. Rien qu'en 2019, 166 d'entre eux ont été tués ou blessés, a dénoncé devant le parlement un député iranien en septembre 2020.

Mais passer de la contrebande par les sentiers montagneux reste l'un des seuls moyens de subsistance pour beaucoup d'habitants des régions frontalières iraniennes. Ainsi, malgré les risques, un demi-million d'Iraniens vivent du transport transfrontalier de marchandises, selon Hasan Alavi, l'un des parlementaires représentant le Kurdistan iranien.

Passer de la contrebande par les sentiers montagneux reste l'un des seuls moyens de subsistance pour beaucoup d'habitants des régions frontalières iraniennes.

> Lors de son discours au parlement de décembre 2019, il a déclaré qu'un nombre croissant de diplômés universitaires travaillaient comme kulbars. En février 2020, Iran Newspaper (un journal officiel) a rapporté que dans certaines villes et villages kurdes, les lycéens travaillaient comme contrebandiers tous les jours après les cours. Aram confie qu'il connaît personnellement une douzaine d'adolescents kulbars dans son village ainsi que dans les villages alentour. Personne ne choisit ce métier par passion, affirme-t-il. «Si i'avais eu la chance de trouver un autre travail, avec un minimum de sécurité, jamais je ne serais devenu kulbar. Jamais je n'aurais pris le risque que mes deux fils deviennent orphelins.»

Contrebandiers et miliciens

Les tentatives gouvernementales pour limiter les pertes économiques et humaines dues à cette contrebande se sont révélées inconsistantes et inadaptées. Un des projets a été de reconnaître officiellement les kulbars comme des commercants: chaque citoyen de la zone frontalière est autorisé à demander un permis pour transporter un nombre limité de certains produits. Le parlement iranien a aussi cherché à empêcher les gardes-frontière de cibler les kulbars et le gouvernement local a déterminé des routes sécurisées que les transporteurs peuvent emprunter librement. Cependant, aucune de ces propositions ne semble viser la suppression de la contrebande, ni son remplacement par des métiers conventionnels.

De temps à autre, la police des frontières abat un kulbar en route. Des vagues de protestations suivent ce genre d'incidents. Le hashtag Ne tuez pas les kulbars a récemment pris de l'ampleur sur les réseaux sociaux. « C'est par votre incompétence qu'ils sont devenus kulbars», commente un usager, pointant du doigt les fonctionnaires qui n'ont pas su s'atteler au problème. Un grand nombre d'usagers condamne aussi l'approche des gardes-frontière, prompts à tirer à balles réelles sur les kulbars. Les cas de soldats et d'officiers tabassant les kulbars et confisquant leurs marchandises sont toujours plus fréquents.

Les Gardiens de la révolution islamique (GRI), première force militaire de l'Iran, contrôlent la frontière kurde. Occasionnellement, des affrontements éclatent entre les troupes du GRI et les miliciens kurdes, entraînant des pertes des deux côtés. Les officiers de l'armée ont déclaré aux médias iraniens qu'ils ne ciblaient jamais les kulbars ordinaires, mais uniquement ceux qui ignorent les injonctions. C'est-à-dire, selon les fonctionnaires iraniens, des contrebandiers armés qui traversent la frontière par des routes non autorisées avec des armes et des dro-

Voyage

Contrebande transfrontalière le dangereux commerce iranien

gues, et qui sont susceptibles d'être des membres de groupes terroristes. Mais la version des forces armées contredit celle des organisations humanitaires.

Le poids des sanctions internationales

Le peu de rapports ou d'évaluations sur la contrebande suggère qu'elle profite énormément aux dirigeants de ces réseaux. La valeur globale des marchandises (entrantes et sortantes) s'élève à 12,9 milliards de dollars, selon le dernier rapport du Siège de lutte contre la contrebande de marchandises et d'opérations de change, publié en 2018. L'immense volume d'argent arrosant les deux côtés de la frontière laisse entendre que les fonctionnaires, tant iraniens qu'irakiens, ignorent sciemment le problème.

« En général, des hommes d'affaires commandent des marchandises de Chine ou d'ailleurs, les font expédier au Kurdistan irakien et livrer à des points de collecte dans les régions montagneuses frontalières avec l'Iran. Ce sont leurs agents qui nous engagent. Les hommes d'affaires reçoivent ainsi leur chargement sans avoir à payer de taxes », explique Aram. Qui n'a d'ailleurs jamais rencontré les véritables propriétaires des marchandises qu'il transporte.

Depuis leur retrait de l'accord sur le nucléaire, en mai 2018, les États-Unis ont imposé de lourdes sanctions au pays. Désastreuses pour l'économie iranienne et la population, elles se révèlent être une bénédiction pour la contrebande. L'effondrement de la devise iranienne permet d'acheter des produits iraniens à bas coût et de les revendre illicitement, avec un bon profit, au Kurdistan irakien. Inversement, l'Iran étant isolé. la demande de marchandise de contrebande entrant augmente. En outre, de plus en plus de fabriques et de commerces du pays ayant fait faillite, il est facile de trouver des chômeurs prêts à travailler comme kulbars. Et pour eux. pas de hausse de salaire. Selon le témoignage de certains d'entre eux publiés dans les médias ou par des organisations humanitaires, leur rémunération atteint parfois à peine 10 euros par voyage.

Voici quinze ans qu'Aram fait quotidiennement ces allers-retours. À 38 ans, il souffre d'arthrite cervicale. «Avec toutes les marchandises que j'ai portées sur mon dos, je pourrais probablement remplir un centre commercial entier, » dit-il. Une maison à moitié finie dans son petit village, qu'il bâtit brique par brique, voilà tout ce qu'il a gagné.

(traduction Jean-Noël Pappens)













Pèlerinage avec Ignace entretien avec Christian Rutishauser sj

Lucienne Bittar, Genève rédactrice en chef

À l'occasion de l'année ignacienne, qui débute le 20 mai 2021 et qui célèbre l'événement à l'origine de la conversion de saint Ignace, Christian Rutishauser a écrit un livre retraçant le chemin spirituel proposé par le fondateur de la Compagnie de Jésus aux pèlerins que nous sommes. Un voyage tant intérieur qu'extérieur, soutenu par les Exercices spirituels.

Depuis juillet 2012 (et jusqu'à avril 2021) Christian Rutishauser sj est provincial des jésuites de Suisse. Il a été directeur de programme du Centre Lassalle-Haus de 2001 à 2012 et est conseiller du pape pour les questions du dialogue religieux avec le judaïsme.

Saint Ignace de Loyola était un homme de mouvements, tant géographiques qu'intérieurs. Pour lui, toute mise en marche devait mener au Christ. Cette ligne de vie l'a habité dès sa conversion. Ce n'est pas par hasard qu'il voulait se rendre en Terre sainte pour y finir ses jours, objectif qu'il ne pourra pas mettre en œuvre mais qui le mènera à écrire les *Exercices spirituels*, un guide de pèlerinage intérieur.

«Pour Ignace, c'était très clair: la boussole, c'est le Christ, explique Christian Rutishauser sj. Or Jérusalem représente la présence de Dieu sur Terre, puisque c'est là où il s'est révélé au monde.» Et de préciser: «Le chemin intérieur proposé par Ignace correspond au pèlerinage extérieur vers Jérusalem. C'est un chemin de purification, de découverte de Jésus, qui mène à suivre le Christ tout en trouvant sa propre vocation. Les quatre semaines de la retraite ignacienne des trente jours conduisent au Crucifié, puis au Ressuscité, à Jérusalem donc, qui est l'axe central du monde aux yeux d'Ignace.»

Le provincial des jésuites de Suisse a lui-même effectué en 2011 un pèlerinage à pied de sept mois, qui l'a conduit de Zurich à Jérusalem. Son livre Zu Fuss nach Jerusalem¹ décrit cette expérience de voyage extérieur. Dans son nouvel ouvrage Freiheit kommt von innen (à paraître en avril), il décrit cette fois «le voyage intérieur, le processus de transformation et de libération» qui attend ceux qui s'adonnent aux Exercices durant la retraite ignacienne des trente jours. Pour lui, les deux démarches sont parallèles.

« À la différence de toutes les autres sortes de voyages ou déplacements physiques, faire un pèlerinage, c'est se diriger vers le lieu qui nous attire le plus profondément spirituellement parlant, c'est se rendre vers l'axis mundi. On ne peut pas séparer la destination du chemin. En avançant vers le saint, le sacré, Dieu, nous nous rapprochons toujours plus du feu purificateur, pour reprendre l'image de Moïse face au buisson ardent. Platon décrivait déjà ce processus de changement: la contemplation mène à la connaissance et à notre transformation en ce que nous contemplons. »

Un travail de libération

Ignace de Loyola est certain d'une chose: quelle que soit sa culture, sa société, l'humain n'apprend que par

Pèlerinage avec Ignace entretien avec Christian Rutishauser sj

> imitation. Alors autant prendre le Christ comme modèle! C'est pour lui le plus sûr moyen d'accéder à la liberté intérieure. «Chacun d'entre nous doit trouver sa place dans ce monde, où nous sommes comme jetés à la naissance. Pour cela, il nous faut d'abord apprendre à nous connaître, à découvrir ce qui nous a façonnés », argumente Christian Rutishauser. «La première semaine des trentes jours consiste ainsi à travailler sur son passé, pour faire connaissance avec soi-même et surmonter ses projections. C'est un travail psychothérapeutique. Tout le monde a une blessure intérieure. Tout le monde doit travailler sur sa biographie pour accéder à son intériorité, à son subconscient, pour vivre consciemment et ne pas se contenter de réagir aux impulsions extérieures. »

> La vision que nous avons de Dieu liée elle aussi pour beaucoup à des projections, à une lecture collective et personnelle ancrée dans un temps et un lieu, la deuxième semaine des *Exercices* consiste à ramener le retraitant à la Source, en le faisant méditer sur les évangiles. Le but, en quelque sorte, est qu'il puisse expérimenter une relation directe et libre avec le Christ à partir de ses gestes et paroles. C'est sans doute ce qui explique pourquoi les *Exercices spirituels* d'Ignace sont si bien reçus par les Réformés.

«Ce n'est qu'ainsi que le retraitant pourra trouver sa vocation, poursuit le iésuite suisse. Les Exercices de la deuxième semaine visent à lui permettre de mieux distinguer le chemin extérieur qu'il désire suivre et à prendre des décisions concrètes liées à sa nature et à sa personnalité. Dans la Genèse, après qu'Adam a mangé le fruit interdit, Dieu l'appelle et lui demande où il se trouve. Car Adam a oublié où est sa place dans le monde. Trouver sa place, c'est l'objectif de la spiritualité ignacienne. Un travail qui se poursuit tout au long de notre vie puisque nous sommes toujours en mouvement. Il est ainsi conseillé de refaire des retraites de trente jours à chaque crise personnelle importante.»

Une prise de responsabilité

On l'aura compris, le principal déplacement auquel nous invite Ignace de Loyola n'est pas d'ordre physique mais intérieur. Mais qui dit intérieur ne dit pas tourné sur soi. De fait, il ne peut pas y avoir pour Ignace de pèlerinage sans relation puisque l'objectif final est de se rapprocher de la Transcendance. « La découverte de notre vocation mène toujours à autrui, insiste le Père Rutishauser. Sur le plan biblique, on ne peut pas séparer les deux premiers commandements, aimer Dieu et aimer son prochain. Sur le plan de l'anthropologie chrétienne, une personnalité se vit touiours dans la relation. L'humanisme chrétien n'est pas un humanisme individualiste. Traditionnellement, on explique cela par la Trinité: le Père n'est pas père sans fils, le Fils n'est pas fils sans père, et il y a toujours la relation, l'Esprit, dans cette unité de Dieu.» C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les Exercices «se donnent» - le retraitant a toujours un accompagnateur spirituel à ses côtés pour le guider dans sa démarche.

C'est pourquoi aussi le pèlerinage ignacien aboutit à l'envoi en mission du retraitant, soit à la mise en œuvre de sa vocation dans le monde. «Ces deux étapes ne peuvent pas être séparées. Ainsi pour être jésuite, décrit le provincial suisse, il faut d'abord deux ans de noviciat, durant lequel le novice se retire du monde pour suivre son chemin intérieur, pour découvrir sa vocation, tout comme l'a fait saint Ignace (au moment de sa conversion, celui-ci a vécu seul ses expériences mystiques intérieures; ce n'est que plus tard qu'il a fait le lien avec l'Église). Ensuite le scolastique (l'apprenti jésuite) expérimente le chemin extérieur, en se mettant en relation avec les autres dans le monde. Il poursuit des études, apprend d'autres lanques, acquiert des expériences pratiques d'engagement. »

La traversée de la Pâque

Jésuite ou laïc, chacun traverse des crises qui peuvent l'écarter de sa mission, lui en faire perdre le sens. Les troisième et quatrième semaines d'une retraite de trente jours ont pour but de préparer le retraitant aux difficultés extrêmes qu'il risque de rencontrer au cours de sa vie, en lui donnant des outils de résilience. Ainsi elles se concentrent sur la méditation de la Passion, puis de la Résurrection du Christ, sur l'expérience de la Pâque donc. Une traversée de la mort à la vie, qui donne au retraitant un avant-goût de ce qui l'attend une fois arrivé à la destination finale de son pèlerinage terrestre.

Christian M. Rutishauser Freiheit kommt von innen In der Lebensschule der Jesuiten Freiburg, Herder 2021, 240 p.



Il y a 500 ans, durant l'été 1521, alors qu'il combat au sein des troupes du vice-roi de Navarre, Ignace de Loyola est blessé à Pampelune par un boulet de canon. Durant l'année de convalescence qui suit, il vit une conversion intérieure, puis décide de se rendre en pèlerinage en Terre sainte. Sur le chemin, il s'arrête plusieurs mois à Manrèse et commence la rédaction de ses *Exercices spirituels*, véritable méthode de libération intérieure. D'où le titre de cet ouvrage, Freiheit kommt von innen. In der Lebensschule der Jesuiten, que l'on peut traduire par Liberté intérieure. À l'école de vie des jésuites. Le livre est divisé en trois partie. La première dessine la vie humaine en tant que chemin d'exercice spirituel. La deuxième fait référence à l'idée existentialiste que l'homme est jeté dans le chaos du monde et qu'il doit se mettre en route pour l'habiter et trouver un sens à l'Histoire. Elle se développe autour des quatre semaines d'*Exercices* proposées par Ignace pour avancer sur ce chemin. La troisième dessine les caractéristiques d'une personne formée par la spiritualité ignacienne.



Le voyage et le chemin

Niklaus Brantschen sj, Edlibach/Zoug maître zen à Lassalle-Haus, Bad Schönbrunn

TÉMOIGNAGE

Lorsque je me suis rendu pour la première fois au Japon, en 1976, j'ai fait escale en Indonésie chez des confrères. Au moment de reprendre l'avion pour Tokyo, je notai dans mon journal: «C'est la fin du voyage, le début du chemin.» J'avais déjà conscience de l'importance de distinguer entre voyager et suivre un chemin.

Jésuite et maître zen certifié par Glassman Roshi, Niklaus Brantschen a cofondé l'Institut Lassalle pour le zen de Bad Schönbrunn, près de Zoug, où il enseigne encore. Il est engagé dans le dialogue interreligieux. Cet article est tiré d'un entretien avec la journaliste Pia Seiler.

Le voyage procure un changement de décor, un changement d'air, souvent même un élargissement de l'horizon. Il permet de constater qu'ailleurs on vit autrement. Le chemin, lié au voyage, implique l'intériorité, une expérience à vivre qui transforme. Au Japon, comme d'ailleurs dans les traditions orientales en général, on y attache une grande importance. Confucius dit à ce sujet: «Le chemin est en toi, Tu ne peux pas t'en séparer. Ce dont tu peux être séparé n'est pas le chemin. » Il s'agit là de ce qu'il y a de plus intime en nous, de notre être même, de ce qui fait que nous sommes qui nous sommes. Mais c'est justement ce que nous ne découvrons pas en nous déplaçant en avion et que nous cherchons à éviter avec nos multiples voyages en tous sens. C'est pourquoi il est important de lier le voyage du dehors avec le chemin intérieur.

Le point de départ

Mes séjours en Asie et en particulier au Japon ont été une grande chance. Au Japon, j'ai eu le privilège de m'engager sur le chemin de l'intériorité, un processus d'une grande intensité, le *munen-muso*, sans concepts, sans paroles, dans un silence radical. Des dimensions se sont ouvertes à moi, au-delà de ce que j'étais capable de comprendre et de saisir, mais dont j'ai pu vivre l'expérience.

L'occasion de ce voyage en Orient s'est présentée à moi lors de mon Troisième an.¹ Pendant mes études, je m'étais déjà intéressé à la méditation au travers des ouvrages de Klemens Tilmann et j'ai été encouragé par mes supérieurs à me familiariser avec une autre tradition, une autre voie. Mon supérieur de l'époque me proposa de passer la dernière étape de ma formation jésuite au Japon, auprès du Père Lassalle. C'est ainsi qu'à l'âge de 39 ans, chrétien occidental très curieux d'apprendre ce qui se fait à l'autre bout du monde, je me mis en route.

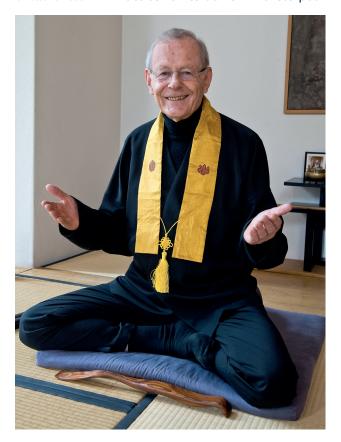
Je passai six mois aux environs de Hiroshima, dans le centre de mon confrère Hugo Lassalle (1898-1990). En 1929, l'Ordre l'avait envoyé au Japon en tant que missionnaire. Après quelques années, un de ses compagnons lui dit: «Si tu veux comprendre le Japon et les Japonais, pratique le zen. » C'est ce qu'il fit, et il découvrit que non seulement il comprenait mieux le Japon, mais qu'il apprenait aussi à mieux se connaître lui-même. Vivant à ses côtés, j'ai vu sa détermination: il était jésuite jusqu'à la moelle, fidèle,

Le voyage et le chemin

consciencieux et, jusqu'à la fin de sa vie, il s'est efforcé de suivre la voie du zen.

Sans que je sache où il me mènerait, mon chemin se fit aussi en marchant. J'ai revu le Père Lassalle régulièrement, pendant 20 ans, lors de mes séjours annuels au Japon et, plus tard, chaque année en janvier lorsqu'il venait à Lassalle-Haus accompagner des semaines de zen. Il a été pour

Niklaus Brantschen sj © Lassalle-Haus



moi un ami paternel et pour beaucoup, il a tracé la route. Il a pénétré jusqu'au cœur du bouddhisme, et pas seulement au travers de débats théoriques.

Être en chemin

Le globe terrestre est une magnifique image pour désigner l'ensemble de la réalité. Nous avons d'une part les religions abrahamiques - le judaïsme, le christianisme, l'islam -, des religions théistes de la parole, en quelque sorte des religions du Toi, où nous nous adressons à la réalité globale que nous appelons Dieu. De l'autre, les traditions orientales, où l'existence de Dieu n'est pas niée mais où l'on ne s'adresse pas à lui; Dieu n'est pas impersonnel, mais plutôt supra-personnel. Vivre les deux voies m'a profondément enrichi. Quelque chose m'avait-il manqué en tant que chrétien? J'aime à citer à ce propos le poème de Matthias Claudius: «Voyez-vous là-haut la lune?/ On n'en voit que la moitié / Pourtant elle est ronde et pleine. / Ainsi sont bien des choses / Dont nous rions sans souci / Car nos yeux ne les voient pas.»

Je suis doublement enraciné: attaché au Christ et proche du Bouddha dans sa vision du monde. Dès le début, j'ai senti que le zen me faisait du bien; par la suite, lorsque j'ai pris la direction de Bad Schönbrunn, il m'a donné la force de réorienter ce centre d'étude pour en faire, sous le nom de Lassalle-Haus, un centre interculturel et interreligieux. En outre, c'est au zen que je dois une vision globale du jeûne, élément essentiel dans ce centre. Le zen et le jeûne sont à la fois des exercices corporels et des démarches spirituelles.

L'arrivée

La Russe Galina Schatalova, médecin du sport chargée de l'entraînement de cosmonautes, avait l'habitude de dire: «Cours, et si tu ne peux pas courir, marche. Et lorsque tu n'as pas la force de marcher, rampe. Mais bouge!» On apprend la marche en marchant, et les casaniers respirent la morosité. Tant que je le peux, je cours, une demi-heure, parfois une heure et même un peu plus. En ce temps de coronavirus, j'ai retrouvé le plaisir de marcher à l'extérieur. Après plus de 50 ans passés à Bad Schönbrunn, j'ai découvert des sentiers et des recoins qui m'étaient encore inconnus!

J'ai beaucoup voyagé, fait de grandes randonnées. L'horizon aujourd'hui s'est rétréci. En 2020, j'ai dû renoncer à des voyages en Hongrie, en Roumanie et en Espagne où j'accompagne des semaines de méditation. Cela me manque. J'espère que les voyages redeviendront possibles. Si ce n'est pas le cas, je ralentirai, mais je ne m'arrêterai pas. Cependant, je suis aussi pleinement conscient du fait que c'est là une occasion de sevrage.

Et pourtant ... ce serait une bien belle perspective si je pouvais retourner à Budapest, prendre le train de nuit à Zurich, ressentir la distance qui s'accroît, traverser d'autres pays, recevoir le matin un petit-déjeuner servi à bord, arriver à midi bien reposé à Budapest, en me réjouissant de donner un cours de méditation et de rencontrer les participants; et surtout, je le vivrais en toute bonne conscience! Le voyage a vraiment de beaux aspects, surtout lorsqu'il est écologiquement responsable.

Oui, je suis arrivé. Il en est temps! Je ne suis plus obligé d'entreprendre certaines choses mais j'en ai encore le loisir, comme d'accompagner une semaine zen entre Noël et Nouvel An à Bad Schönbrunn. Ou d'aller courir et de rentrer comme transformé. Le zen et la marche, en particulier en montagne, ont beaucoup de traits communs: on avance lorsque l'on n'a pas en pensée deux pas d'avance. Un pas après l'autre, respiration après respiration. Et si l'on a l'impression de n'en plus pouvoir, l'art consiste à se demander: « Est-ce que vraiment je n'en peux plus, ou serait-ce que je ne me suis pas encore réellement mis en marche? » Je me dis alors: « C'est en marchant que l'on s'aperçoit que c'est possible - et que l'on avance. »

(propos recueillis par Pia Seiler traduction Claire Chimelli)

1 Troisième et ultime étape de probation religieuse pour tout jésuite.

Notes biographiques

Né en 1937 à Randa, village du Haut-Valais, Niklaus Brantschen est entré chez les jésuites en 1959 et a reçu en 1999 la qualification de maître zen inka shômei. Dans les années 1990, il a réorienté les objectifs du centre de formation de Bad Schönbrunn près de Zoug, qui a pris le nom de Lassalle-Haus (www.lassalle-haus.org), en hommage à son ami Hugo Lassalle si, passeur entre les spiritualités d'Orient et d'Occident. C'est chez lui que le jésuite suisse a passé les premiers temps de son séjour au Japon. Par la suite, Niklaus Brantschen a fait plusieurs allersretours entre l'Orient et l'Occident.

Voir son récit autobiographique, en allemand seulement: Niklaus Brantschen, Zwischen den Welten daheim: Brückenbauer zwischen Zen und Christentum (Une vie au carrefour des mondes: bâtisseur de ponts entre le zen et le christianisme), Eschbach, Patmos Verlag 2017, 172 p.

Un aller simpleL'aventure chinoise de Matteo Ricci

Matthieu Bernhardt, Genève chargé d'enseignement à la Faculté de Lettres de l'Université de Genève

HISTOIRE

En 1578, trente ans après le jésuite François Xavier, Matteo Ricci sj embarque pour la Chine, dont il espère pouvoir franchir le seuil. Comme son prédécesseur et d'autres missionnaires partis pour l'Asie, il s'arrête d'abord à Goa, avant de s'engager pour un voyage qui ne lui permettra de revoir ni sa terre natale ni Rome ni sa famille et qui fera de la Chine son nouveau chez-soi. Ce faisant, Ricci mènera la chrétienté sur les voies d'un autre voyage, axé sur le sens de l'évangélisation.

Spécialiste de la littérature de voyage à la Renaissance et des Missions jésuites en Extrême-Orient aux XVIe et XVIIe siècles, Matthieu Bernhardt est l'auteur de «Les jésuites et la Chine à l'époque de Diego Laínez», in Paul Oberholzer sj, Diego Laínez (1512-1565) and his Generalate (2015). À paraître: La Chine en partage, sur les traces du Père Matteo Ricci.

Alors que la Compagnie de Jésus vient à peine d'être approuvée par le pape Paul III (1540), saint François Xavier embarque pour l'Extrême-Orient et atteint le comptoir portugais de Goa en mai 1542. Il ne reverra ni son Espagne natale ni Rome ni aucun des six compagnons avec lesquels il a fondé cet ordre appelé à devenir le principal acteur de l'évangélisation des terres lointaines et, partant, de la première mondialisation au XVIe siècle. Dix ans plus tard, en effet, après avoir parcouru une bonne partie de la péninsule indienne, Ceylan, Malacca, les Moluques et le Japon, Xavier meurt sur l'île de Shangchuan avec pour principal regret de ne pas avoir pu gagner cette Chine dont il était convaincu qu'elle serait la clé de la conversion de tout l'Extrême-Orient au christianisme. Il ignore alors que, malgré les efforts répétés de ses multiples successeurs, les portes de la Chine resteront irrémédiablement fermées aux missionnaires européens durant près de trente ans.

Par une étrange coïncidence, cette même année 1552, qui voit s'éteindre le premier «apôtre des Indes» sur une île perdue au large de Canton, marque aussi la naissance, à l'autre bout du monde, dans la petite ville de Macerata perchée sur les collines des Marches italiennes, de celui qui réalisera son rêve. Cet homme s'appelle Matteo Ricci, devient lui aussi jésuite et part sur les traces de Xavier.

Contrairement à son illustre prédécesseur toutefois, une fois en Inde, Ricci, après avoir quitté la péninsule indienne, ne sillonne pas les mers du sud-est asiatique. À la demande de son supérieur Alessandro Valignano, il se rend directement de l'Inde au comptoir portugais de Macao (août 1582), où il consacre tous ses efforts à l'apprentissage de la langue mandarine et à l'étude de la société chinoise. Moins d'une année plus tard, avec son confrère Michele Ruggieri, il fait construire la première résidence jésuite en Chine continentale, grâce à une autorisation spéciale des mandarins locaux, une faveur sans précédent pour des Européens. Ricci est alors âgé de trente ans et passera les vingt-huit dernières années de sa vie dans ce pays qui deviendra peu à peu le sien.

En 1583, le rêve de saint François Xavier est donc enfin exaucé. Les jésuites ont trouvé les clés des portes



Matteo Ricci et Paul Xu Guangqi, illustration digitalisée tirée du livre d'Athanasius Kircher sj, *La Chine* d'Athanase Kirchere de la Compagnie de Jesus (1670) © Digital Library / CC Wikimedia

de la Chine. Ils sont les premiers Européens à recevoir l'autorisation de circuler librement dans l'Empire et vont pouvoir commencer leur travail d'évangélisation qui devrait, selon les prédictions de leur illustre prédécesseur, conduire à la conversion de tout l'Extrême-Orient à la religion chrétienne.

Toutefois, à la mort de Ricci (1610), la Chine compte moins de trois mille chrétiens et la mission jésuite commence à faire l'objet de vives critiques - non seulement de la part des autres ordres religieux mais aussi au sein même de la Compagnie - qui conduiront à la fameuse Querelle des rites¹ et, quelques décennies plus tard, à la condamnation officielle de l'apostolat riccien.

Le scandale prendra une telle ampleur qu'au XVIII^e siècle les jésuites devront quitter la Chine; il sera aussi en partie responsable, avec les Réductions du Paraguay, de la suppression de la Compagnie en 1773. Il faudra alors attendre 1939 pour que le pape Pie XII réhabilite la méthode d'évangélisation de Ricci, aujourd'hui considérée comme un modèle d'ouverture à l'altérité culturelle. Le pape François travaille désormais à la béatification du jésuite italien.

Un récit en forme de plaidoyer

De même qu'à l'aune de nos pratiques et définitions contemporaines, l'aventure missionnaire de Matteo Ricci peut difficilement être qualifiée de «voyage», le témoignage qu'il nous a laissé de cette expérience se distingue à bien des égards de ce qu'on définit de nos jours comme un «récit de voyage». S'il raconte bien un parcours géographique et qu'il retrace les étapes qui l'ont conduit de la petite ville provinciale de Zhaoqing à la capitale impériale, Ricci tend d'abord à rendre compte d'une entreprise collective et, surtout, à justifier une orientation missionnaire dont il sentait sans doute qu'elle allait susciter quelques objections au sein de la hiérarchie catholique. Son récit s'apparente en ce sens davantage à des mémoires, à un plaidoyer et à un compte-rendu de mission qu'à un récit de voyage au sens strict. Rédigé à la troisième personne du singulier, il fait peu de cas des états d'âme de son auteur et de son expérience individuelle. C'est toutefois dans ce texte, dont le destin est par ailleurs au moins aussi complexe que sa genèse,² que résident les principales clés de compréhension de l'extraordinaire aventure de la première mission jésuite en Chine.

Matteo Ricci a entrepris la rédaction de son ouvrage en 1608, moins de

Un aller simpleL'aventure chinoise de Matteo Ricci

deux ans avant sa mort, alors qu'il réside à Pékin, que sa notoriété au sein de la société chinoise est à son comble, qu'il est devenu l'ami de certains des plus prestigieux mandarins et qu'il est même connu de l'empereur qui vient de lui commander un exemplaire géant de sa fameuse mappemonde pour l'installer dans la Cité impériale. Le manuscrit a pour titre Della entrata della Compagnia di Giesù et Chritianità nella Cina.³

Conformément aux recommandations de la hiérarchie jésuite, il commence par une description détaillée du pays et de ses habitants, avant de retracer rigoureusement et chronologiquement l'histoire collective de la première mission de Chine. L'auteur se désigne sobrement sous l'appellation de Padre Matteo. La lecture rapprochée de ce texte et sa confrontation avec d'autres témoignages (en particulier les lettres d'autres missionnaires) révèlent pourtant toute la dimension stratégique de cet ouvrage. Sous prétexte de raconter objectivement l'aventure d'une mission collective, Ricci fait en réalité part de sa propre vision de la Chine et, surtout, de ses convictions singulières en matière d'évangélisation.

Invitation au dialogue...

Ce qu'il faut d'abord retenir du témoignage de Ricci, c'est une capacité exceptionnelle à s'ouvrir à l'altérité culturelle. Bien qu'animé par une foi profonde et inébranlablement soumis aux ordres de ses supérieurs, le missionnaire italien a d'abord laissé de côté la prédication afin de mettre à profit sa solide formation humaniste pour progresser dans sa compréhension de la «pensée chinoise» et approfondir le dialogue avec ses interlocuteurs, souvent issus de l'élite intellectuelle.

Cette volonté de comprendre l'autre et de se décentrer pour tenir compte de sa vision du monde sont constitutives de la missiologie jésuite définie par Ignace de Loyola. Et c'est sans doute pour avoir repoussé les limites de ce respect de l'altérité culturelle (jusqu'à le faire glisser vers le terrain délicat du dialogue interreligieux) que l'apostolat riccien a subi les foudres des théologiens du XVIIe siècle. Il ne paraît pas moins vrai d'affirmer que, sans cette ouverture d'esprit et cet intérêt sincère pour la culture chinoise, Ricci et ses compagnons ne seraient jamais parvenus à atteindre Pékin ni à promouvoir ce qu'on peut légitimement considérer comme le premier dialogue entre la Chine et l'Occident, et peut-être l'un des plus profonds à ce jour.

À la différence de la plupart des autres terres de mission, notamment l'Amérique, la Chine a toujours dicté sa loi aux missionnaires chrétiens. Ils n'ont pu s'installer dans l'Empire qu'après avoir fait preuve d'une bonne maîtrise de la langue mandarine. Les gouverneurs provinciaux leur ont imposé le port d'un habit spécifique, d'abord celui des moines bouddhistes avant de les autoriser à revêtir celui des lettrés confucéens en 1595. Dans chaque ville où les jésuites débarquaient, l'octroi d'un permis de résidence dépendait du bon vouloir des autorités locales. Bref, l'adaptation culturelle relevait moins d'un choix que d'une nécessité. Néanmoins il fallait aller plus loin pour être acceptés au sein de la société chinoise et avoir ainsi l'opportunité de diffuser la parole biblique. Il fallait, en particulier, comprendre que le christianisme ne serait jamais accepté au détriment du confucianisme et qu'il devait au contraire se greffer sur la pensée confucéenne pour gagner les âmes des Chinois. Il fallait se plier à ce que le sinologue néerlandais Erik Zürcher a défini comme un «impératif culturel».4 C'est précisément là que s'est manifestée toute la clairvoyance de Ricci et c'est précisément vers ce constat que tendent les quelques centaines de pages rédigées avant sa mort.

...et au métissage des sagesses

Lorsqu'on évoque aujourd'hui l'apostolat riccien, on pense avant tout à la conversion des élites, aux échanges scientifiques et au scandale de la Querelle des rites dont il est en grande partie à l'origine. On a toutefois tendance à sous-estimer la sincère adhésion intellectuelle de Ricci à la doctrine confucéenne. Le missionnaire italien n'est pas simplement allé à la rencontre du confucianisme. Il ne s'est pas contenté de dialoguer avec ses adeptes. Il a perçu la richesse potentielle du métissage et de l'hybridité culturelle. Il s'est employé à débusquer ce que cette doctrine avait de commun avec le christianisme et à mettre au jour une possible conciliation de ces deux doctrines, de sorte à concevoir une sorte de christianisme sinisé. débarrassé de son ancrage culturel européen et apte à être embrassé par la société chinoise de la période des Ming.

En ce sens, le témoignage écrit de Matteo Ricci, son « récit de voyage », porte les traces d'un projet de rencontre entre deux sagesses dont les tenants respectifs, s'ils avaient euxmêmes fait preuve de la même ouverture d'esprit et du même intérêt pour l'autre, auraient pu apaiser la méfiance qui caractérise aujourd'hui encore les relations entre la Chine et l'Occident.

- 1 Nom donné à la confrontation religieuse entre les ordres missionnaires (jésuites, franciscains et dominicains) au sujet des méthodes d'évangélisation des peuples des colonies, aux XVII° et XVIII° siècles. Alors que bien des jésuites se font les partisans d'une adaptation de l'enseignement de la religion aux coutumes et usages locaux, les franciscains tiennent plutôt pour la transmission d'un christianisme orthodoxe à vocation universelle. (n.d.l.r.)
- 2 Complété à Pékin par les confrères de Ricci après sa mort, le manuscrit a ensuite été publié en Europe en 1615 par Nicolas Trigault dans une version remaniée et édulcorée sous le titre latin De Christiana Expeditione apud Sinas. La première traduction française de cette version latine paraît l'année suivante à Lyon et s'intitule Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine (1616). Il faut attendre près de trois siècles pour que le manuscrit original de Ricci soit «retrouvé » dans les archives romaines de la Compagnie de Jésus et publié à Rome par Tacchi Venturi (1911-1913).
- 3 Seule la dernière édition de ce texte, parue en 2000 chez Quodlibet sous la direction de Pietro Corradini, porte ce titre original. Les deux éditions précédentes, publiées par la Compagnie de Jésus en 1911-1913 puis 1949, ont pour titres respectifs: Opere storiche del P. Matteo Ricci S.I. et Fonti Ricciane. Storia dell'introduzione del Cristianesimo in Cina.
- 4 Voir Erik Zürcher, «Jesuit Accomodation and Chinese Cultural Imperative», in *The Chinese Rites Controversy. Its History and Meaning*, ed. D. E. Mungello, Nettetal, Steyler Verlaq 1994.

Retrouvez Matthieu Bernhardt à la table ronde en ligne Portrait du voyageur en caméléon mercredi 24 mars, à 12h30

dans le cadre de «Voyages» l'édition 2021 du FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ du 23 au 28 mars 2021 https://histoire-cite.ch

Équipées jésuites dans la Suisse du XVI^e siècle

Pierre Emonet sj, Carouge directeur de *choisir*

HISTOIRE

Dès les fondements de la Compagnie de Jésus, les jésuites se sont frottés aux particularismes suisses, traversant à plusieurs reprises les terres helvétiques en proie aux tumultes de la Réforme. Parmi eux, Pierre Favre et Pierre Canisius bien sûr, mais aussi d'autres moins connus. Leurs aventures sont révélatrices du climat tendu préexistant alors entre catholiques et réformés.

Pierre Emonet a écrit plusieurs biographies de jésuites du XVIe siècle. Son dernier livre Pierre Canisius. L'infatigable réformateur de l'Église d'Allemagne (1521-1597)(Lessius 2020) présente le fondateur du Collège Saint-Michel de Fribourg et saint patron de la nouvelle province des jésuites d'Europe centrale (ECE) dont la Suisse fait partie. Recension sur www.choisir.ch.

Au printemps 1535, Ignace quitte Paris pour un séjour dans son pays. Il laisse dans la capitale française le petit groupe de ses amis. Comme convenu, ils se retrouveront tous à Venise, pour embarquer pour la Palestine. Prévu pour le 25 janvier 1537, le départ est anticipé au 15 novembre 1536 à cause de la guerre entre Charles Quint et François Ier. Entre temps, trois autres étudiants rejoignent le groupe. Les neufs compagnons quittent Paris en plein hiver. Après Meaux, Saint-Nicolas de Port et Strasbourg, ils entrent en Suisse, à Bâle, pour continuer le long du Rhin vers Constance. Un voyage qui n'est pas de tout repos.

Aux rigueurs du climat, au péril des bêtes sauvages et des bandits de grands chemins s'ajoute, sur le territoire suisse, l'agressivité des hérétiques.

Des fêtes, débats, disputes

Ces jeunes avancent d'un bon pas; en trois jours ils ont franchi les 130 kms qui séparent Strasbourg de Bâle. La ville rhénane passée à la Réforme, la messe a été abolie et une ordonnance interdit que les prêtres étrangers soient hébergés chez des privés. Épuisé à force de cheminer dans la neige, le groupe a trouvé refuge dans l'auberge Lützelhof, proche de la porte de la ville (Spalen). Ces étranges pèlerins-mendiants, vêtus comme des étudiants, chapelet en bandoulière, qui prient à genoux et ne comprennent pas l'allemand, ne manguent pas d'attirer l'attention de la ville. Intrigués, des professeurs de l'Université viennent les voir pour discuter théologie.

Après trois jours de repos, les pèlerins se remettent en marche pour gagner Constance, à 160 kms. Leur route est probablement passée par Rheinfelden, Frick, Brugg, Baden, Kaiserstuhl, Winterthur, Frauenfeld, Pfyn, Weinfelden, des régions catholiques ou protestantes suivant les cantons. Égarés plus d'une fois, ils ont sans doute fait trois fois étape: entre Frick et Brugg, entre Kaiserstuhl et Winterthur, et à Weinfelden.

Après Kaiserstuhl, en terre protestante zurichoise, ils débarquent de nuit dans une importante agglomération toute illuminée. Une fête bat son plein: musique, banquet, bal, beuveries et chants, la ville célèbre le mariage de son curé. Le brave homme trône au milieu de la foule, arborant fièrement une imposante épée. Après quelques détours, le groupe arrive de nuit à Weinfelden. Le curé du lieu, apostat, marié, père

d'une nombreuse famille, qui se pique de bien connaître la nouvelle foi, les rejoint dans leur auberge pour discuter religion. Bon prince, il invite ces messieurs à souper, désireux de leur montrer « ses enfants et ses livres ». Invitation acceptée. Mais au moment de passer à table, se souvenant des mises en garde de saint Paul, les pèlerins refusent de s'asseoir à la table des hérétiques.

Avec un sourire plein de compassion, le curé fait dresser des couverts à part pour les catholiques. Et la dispute reprend de plus belle, jusqu'au moment où l'ex-curé, confondu par les arguments de Diego Laínez (un des premiers compagnons d'Ignace), est interpellé par un des maîtres parisiens: « Pourquoi suivez-vous une secte que vous ne pouvez même pas défendre?» Furieux, le curé réplique: « Demain je vous fais enfermer dans la prison. Et vous verrez bien si je suis capable ou non de défendre ma secte. » Maudissant en allemand ces Parisiens qui ne comprennent mot, il les quitte, les laissant heureux d'avoir souffert pour la foi et prêts à donner leur vie pour le Christ.

Le lendemain matin, un solide gaillard d'une trentaine d'années se présente à l'auberge. Aimable, il leur propose de les guider sur le bon chemin. Tout en les rassurant, il marche devant, sans mot dire, et les conduit à travers champs jusque sur la hauteur d'Ottenberg. Deux heures de chemin pour rejoindre la route enneigée de Frauenfeld à Constance, où il ne leur reste plus qu'à suivre les traces des passants, laissant derrière eux cette Suisse peu hospitalière.

Pierre Favre, de Bâle à Genève

Cinq ans plus tard, fin juillet 1541, c'est Pierre Favre qui traverse la Suisse du nord au sud. Il accompagne le Dr Pedro Órtiz, le conseiller de l'ambassadeur de Charles Quint à

la Diète de Ratisbonne, qui regagne sa paroisse de Galapagar (Espagne). Remontant le Danube, ils traversent la Bavière, pour entrer en Suisse à Bâle. Longeant l'Aar, ils suivirent la route habituelle jusqu'à Genève, d'où ils gagnent la Haute-Savoie et le Villaret, le hameau natal de Favre. La traversée de la Suisse semble s'être déroulée sans encombre digne de mention. Huit mois plus tard, rappelé en Allemagne par le pape Paul III, Pierre Favre refait le même voyage dans le sens contraire. Deux prêtres espagnols, candidats à la Compagnie, l'accompagnent.

Une note du Mémorial de Favre laisse entendre que la traversée de la Suisse n'est pas sans danger. Parmi les nombreuses faveurs divines dont il bénéficie, Favre relève qu'à son entrée en Suisse, Dieu l'a gardé des soldats. De ce voyage il ne retient qu'une étape, Soleure. Dans une lettre à Ignace de Loyola (16 avril 1542), il explique: «Le Jeudi saint et la matinée du Vendredi saint nous nous sommes arrêtés à Soleure, une ville catholique des Suisses. À deux reprises, j'ai eu une longue conversation spirituelle avec Mgr Beauregard, l'ambassadeur du Roi Très-Chrétien de France.¹ J'ai mangé avec lui le Vendredi saint. C'est un homme très ouvert en tout ce qui concerne les questions spirituelles et, de plus, il ne manque pas de culture. Le jour de Pâques, nous étions dans un village plus loin, où nous avons fait les chapelains parce qu'ils n'avaient aucun prêtre pour leur dire la messe. J'y ai chanté la messe. J'y ai aussi rencontré une personne qui ne savait pas l'allemand et qui s'est confessée à moi.»

Dans la tourmente confessionnelle

En octobre 1560, Rome destine quatre jésuites au collège de Trèves: un Bavarois, Jonas Adler, deux Belges,

Équipées jésuites dans la Suisse du XVI^e siècle

Otton Briamont et Égide Faber, et un Anglais, Simon Belost. La route la plus directe de Milan à Trèves passe par le Gothard, une traversée qui ne fut pas de tout repos à en juger par la lettre (21 octobre 1560) du Père Jonas au Père Lainez, devenu entretemps supérieur de la Compagnie de Jésus. Égide, plus fragile et délicat, a de la peine à marcher. Par malchance, en pleine montagne, le genou d'Otton enfle à tel point qu'il lui est impossible de mettre un pied devant l'autre ni même de se tenir sur un cheval. Il ne reste qu'à faire étape à Altdorf, le temps que le malade se remette.

Les autorités accueillent les jésuites avec bienveillance. Le malade est placé à l'hôpital et le Père Jonas reste auprès de lui tandis que les autres poursuivent leur route. Au nom des seigneurs d'Uri, le grand trésorier de la région vient leur communiquer trois choses: que les Seigneurs se réjouissent de leur venue, qu'ils sont décidés à rester fidèles à la foi catholique et qu'ils leur demandent comment faire pratiquement pour fonder un collège. Il rassure aussi le malade et son compagnon: ils seront pris en charge par les autorités et n'auront aucun sou à payer. À la question de savoir s'ils doivent faire la paix ou la guerre avec les luthériens, le prudent jésuite se garde bien de répondre.

Dix-huit jours plus tard, le malade donne des nouvelles de sa santé au Père Général (lettre du 8 novembre 1560). Il a échappé à une opération plus lourde, son genou va mieux mais il n'est pas encore complètement guéri. Les gens de la région l'ont installé dans un endroit très agréable, ils ont payé le chirurgien et tous les frais, et même les 56 repas des jésuites à l'auberge. De plus ils leur ont donné 50 couronnes d'or comme viatique pour la route. Après avoir hésité à les accepter, les jésuites ont promis de les rembourser.

Le bon Père parle avec admiration de la guerre que les catholiques ont gagnée contre les protestants.² Un vieillard, ancien ambassadeur auprès du pape, qui s'occupe de lui et le visite chaque jour, lui a raconté la mort de Zwingli, dépecé et brûlé, dont les mains étaient noires comme celles du Diable parce que le réformateur avait servi une pièce d'artillerie. Le pays attend les résultats de la Diète de Bâle pour savoir s'il va faire la guerre ou non. Même l'évêque de Côme est prêt à prendre les armes, fort d'une décrétale qui accorde l'indulgence plénière à ceux qui combattent les hérétiques. Le jésuite est édifié de voir comment tout un canton, femmes et enfants compris, se prépare à la guerre en mettant sa confiance dans le Dieu des armées. Animé d'un zèle bien catholique, le curé, un homme docte et qui prêche bien, encourage ses ouailles à la bataille. Le brave jésuite est tout de même étonné d'apprendre que ce zélé curé vit avec une concubine dont il a toute une série d'enfants. Mais, dans ce pays, tout le monde trouve cela normal, même si certains ont du scrupule d'assister à sa messe.

Bon observateur, Otto décrit la région: une étroite vallée enfermée entre les montagnes comme un monastère entre ses murs. Le Gothard abrite des bêtes sauvages, des chamois, des marmottes, des loirs « grands comme des chats », des ours que l'on effraye en sonnant les cloches, des lièvres blancs, des faisans, des perdrix des neiges aux pattes couvertes de plumes. Les habitants sont très corpulents, vêtus simplement, grands mangeurs de gibier. Lorsque quelqu'un est malade, ils le portent dans la montagne, tuent un chamois et lui font boire le sang. Pour les repas, la soupe ne manque jamais; au milieu de la table trône une pièce de fromage grande comme un parmesan. Pour boire, chacun a son verre en argent, et trois ou quatre grandes coupes d'argent ou d'or circulent. Une fois le fromage retiré, le repas est terminé; on enlève les verres qui sont remplacés par de grandes coupes et un immense plat de viande bouillie. Vient ensuite une vaste et profonde écuelle de crème, battue au point que la cuillère a de la peine à y pénétrer et dans laquelle ils jettent des châtaignes. Sur la table, diverses sucreries. Le repas dure bien trois à quatre heures. Au moment de se séparer, on offre une fois de plus à boire dans les grandes coupes.

Huit jours plus tard, les deux jésuites prennent congé de leurs hôtes. Après avoir traversé le lac, ils poursuivent leur route sur des terres hérétiques moins hospitalières.

Accueil agressif à Berne

Plus mouvementé est le voyage de Pierre Canisius lorsque, quelque vingt ans plus tard, il gagne Fribourg. Entré en Suisse par le canton de Thurgovie, il est à Lucerne le 2 décembre 1580. Hôte du Collège, il attend, une semaine durant, l'arrivée du nonce Bonomi qui doit le conduire à Fribourg. Un jésuite anglais, peu commode, doit les accompagner. Le 10 décembre, les trois voyageurs se met-

tent en route, escortés par un milicien lucernois en uniforme bleu et blanc, chargé de les protéger contre les zwingliens. À Berne, la ville est pratiquement paralysée par une immense foule venue assister à une exécution capitale. Contraints d'attendre que la sentence soit exécutée, les voyageurs se replient dans une auberge pour dîner.

L'évêque reconnu, la police s'empresse de lui interdire le passage et lui ordonne d'attendre la venue des autorités, sous peine de le mettre aux arrêts, tandis qu'une foule vociférant des injures envahit l'auberge et demande d'envoyer aux galères évêques et prêtres. Alertées, les autorités se présentent pour signifier à l'évêque son arrestation. En bon diplomate, le nonce réussit tout de même à éviter la prison, mais, parce qu'il a comploté contre les autorités du canton en les traitant d'hérétiques, les officiels le bannissent du territoire bernois: un évêgue n'a rien à faire à Berne, qu'il aille s'occuper de ses propres ouailles!

Lorsque le petit groupe se remet en route, une populace agressive les conspue, les accablant d'injures et de moqueries. Les uns braillent comme des ânes, les autres les menacent de leur épée, tous les traitent de vauriens, voleurs, ariens, anabaptistes et leur souhaitent de mourir sur le gibet à la place de celui que l'on est en train d'exécuter. Comme ils leur tournent le dos, ils sont copieusement bombardés à coups de boules de neige et de raves. À la nuit tombée, les voyageurs arrivent enfin à Fribourg, terre catholique, où l'accueil est aussi chaleureux que celui de Berne a été désagréable.

¹ Depuis 1521, l'ambassadeur de France en Suisse résidait à Soleure.

² La deuxième bataille de Kappel (11.10.1531).





Exposition

Les méandres des paysages de Gerhard Richter

Geneviève Nevejan, Paris journaliste et historienne de l'art

Le thème s'imposera à l'artiste dans les années 60 et ne cessera de le hanter. Jusque-là, Gerhard Richter était plutôt connu pour avoir été le chroniqueur de l'histoire récente de l'Allemagne. Le Kunsthaus de Zurich nous convie à une itinérance poétique dans un balancement entre nature et abstraction qui constitue, à bien des égards, le nœud de l'œuvre du peintre.

Aucune source n'a été plus fidèlement inspiratrice. Gerhard Richter v revient continûment, en l'abordant de manière inédite sous un angle tantôt réaliste tantôt radicalement abstrait. L'année 1968 est décisive. Avec elle, débute le parcours de l'exposition. Alors qu'il séjourne en Corse, Gerhard Richter prend nombre de photographies, desquelles découlent des peintures dont les titres renvoient précisément aux lieux évoqués. Le peintre n'en brouille pas moins les indices de reconnaissance en floutant les détails, décourageant ainsi toute tentative d'identification. On peine d'ailleurs à reconnaître dans ces «grisailles» l'île de beauté réputée pour son ensoleillement. À l'inverse dans Lac des quatre cantons, célèbre site naturel de la Suisse, il accentue l'illusionnisme photographique. Pas de réinterprétation non-figurative ni de réalisme anecdotique. Gerhard Richter cultive perpétuellement ce va-et-vient et demeure, comme les paysages qu'il dépeint, insaisissable.

L'ombre de Caspar David Friedrich

Quand dans les années 1960 la scène artistique se politise, Richter lance avec ses paysages teintés de romantisme une offensive contre la revendication sociale. Dans ce retour aux fondamentaux de l'histoire de l'art, l'exposition souligne l'influence de Caspar David Friedrich, qui a vécu comme Richter à Dresde mais à un siècle de distance. Du musée de la ville, le jeune Richter dit d'ailleurs avoir « adoré la peinture classique ».

À l'actualité marquée par les émeutes de mai 68, il oppose le passé par ses références à peine dissimulées au peintre allemand, illustrées dans l'exposition par Glace (1981) dont le titre insinue un parallèle avec Mer de glace (1832) de son illustre prédécesseur. Au journaliste Rolf-Gunter Dienst qui en 1970 s'étonne d'un tel retour en arrière, il répond qu'il a eu «envie de peindre quelque chose de beau».

Or la beauté est - et demeure aujourd'hui - exclue des mouvements artistiques constitués aux lendemains de la guerre. Au vu du contexte, renouer avec un sujet classique et la tradition romantique est aussi provocateur que le sont les avant-gardes dont Richter soupçonne l'instrumentalisation. Le peintre n'adhère pas aux mouvements d'opposition et de tabula rasa des lendemains de la guerre: «Peu m'im-

Gerhard Richter.
Paysage, du 26 mars
au 25 juillet 2021,
au Kunsthaus de
Zurich.

Exposition

Les méandres des paysages de Gerhard Richter

portait que l'on dise de moi que je n'en faisais qu'à ma tête, que j'étais un hurluberlu, un artiste dépassé peignant des atmosphères romantiques.» Et d'ajouter: «Je me considère comme l'héritier de la grande, de l'immense et riche culture de la peinture, de cette culture universelle de l'art que nous avons perdue.»¹

Gerhard Richter Marine (mer-mer), 1970, huile sur toile, Staatliche Museum zu Berlin, Nationalgalerie, photo: bpk/ National-galerie, SMB/Jörg P. Anders © Gerhard Richter

Dans le sillage de la photographie

Gerhard Richter se réfère aussi volontiers à l'histoire de la photographie, ce médium qui fait partie intégrante de son processus créatif. La quasi-totalité de ses peintures a pour



origine ses propres photos. Ainsi en est-il de ses marines peintes à partir de 1969. Dans Mer (mer-mer) de 1970, il emprunte au photographe du XIXe siècle Gustave Le Gray le principe des ciels rapportés, à savoir l'assemblage de deux images différentes. Mais Richter substitue au ciel de la photo originale, une mer moutonnante semblable à s'y méprendre à un ciel nuageux. Comme son aîné, il accentue par l'assemblage d'images hétérogènes la dimension intriguante et leur part de mystère. Plus fascinant encore, le fait que ce paysage frappé d'irréalité soit restitué avec un réalisme confondant.

La réception de ses œuvres sera sans merci. Ses marines déplaisent en particulier au critique d'art Klaus Honnef, qui les trouve « trop belles, trop romantiques, trop superficielles». «Ces tableaux, écrit de son côté Pfeiffer,² tournent le dos aux débuts pop et à la valorisation de l'ordinaire pour n'offrir que du beau. Si l'on regarde les glaciers alpins à une distance suffisante, on dirait presque ces croûtes de grands magasins qui ont au moins le mérite de bien se vendre.» La scène artistique est alors dominée par le land art, l'art conceptuel, le minimalisme, la performance et les débuts de la vidéo. Quant à la peinture, elle est délaissée, voire décriée. « [Joseph] Beuys était lui aussi hostile à la peinture, se souvient l'artiste. Quand il enseignait à Düsseldorf, il disait à ses élèves: <La peinture à l'huile, on peut oublier.»

Quoi qu'il en soit, Richter opérait sa sortie de l'avant-garde. Il s'était toujours défini comme un outsider, un Ossi, nom donné aux Allemands de l'Est. «Je n'étais pas enclin à suivre la mode, le rock, les hippies. Tout ça, ce n'était pas mon truc.»

Les paysages urbains

La série des paysages urbains est née à la fin des années 60 d'une commande destinée à l'immeuble Siemens à Milan. Le projet n'aboutit pas mais le processus était lancé. Il consistait techniquement à projeter des photographies sur une toile et à peindre sur cette même toile à l'aide de pinceaux de dimensions inégales. Vue de la ville de F. (1968), exposé à Zurich, résulte ainsi de coups de brosse et de petites touches très empâtées. Richter, qui n'en est pas à un paradoxe près, fait en sorte que ces paysages soient visibles de loin ... mais totalement illisibles de près! Dans un brouillage pictural, le peintre détruit le visible à la faveur d'empâtements, de surcroît inédits dans son œuvre.

Exécutée à partir de maquettes d'architecture ou de vues aériennes de villes, la série repose pourtant sur de réels projets d'urbanisme dans la perspective de la reconstruction au lendemain de la guerre. Mais le peintre aime à dérouter un spectateur toujours avide de sens. Ne peut-on voir du reste, dans ses représentations interchangeables de villes diverses et pourtant méconnaissables, ses réserves à l'égard de la standardisation, conséquence même de la mondialisation? « Quand je vois, s'inquiète l'artiste, ces villes qui se ressemblent toutes aujourd'hui, avec les mêmes architectures et les mêmes commerces des mêmes marques, je pense que c'est une erreur de songer qu'il ne doit plus y avoir de différences. La mondialisation ne devrait pas s'exercer uniformément.» La critique politico-sociale n'a peut-être pas totalement déserté sa production.

Du réel à l'abstraction et inversement

À partir de 1971, se tisse un nouveau dialogue entre figuration et abstraction. L'artiste s'attache à démentir par l'abstraction du traitement le contenu figuratif annoncé par le titre, comme dans Vue de jungle. Paysage réel et abstraction peuvent aussi cohabiter dans une même composition, à l'image de 8. Juni 2016 (7) où des raclures de peinture viennent recouvrir la photographie noir et blanc d'un paysage montagneux (voir la photo p. 58). Cette œuvre appartient à la série des Overpainted Photographs débutée au milieu des années 80. Elle anticipe ses peintures au racloir qui constituent aujourd'hui un tiers de sa production. Entre 1990 et 2000, il généralise ce processus de destruction et d'effacement.

Gerhard Richter est inclassable. On ne saurait l'enfermer dans une catégorie et moins encore dans un mouvement. Ses paysages allèquent son refus de faire cause commune avec les débats de son époque. Ils sont un manifeste magnifique de son intransigeante indépendance. Richter bouleverse aussi nos habitudes de voir et de penser et nous apprend à aimer les changements d'esthétiques qu'on reproche si spontanément aux artistes. Il n'a pas un style mais des styles. Il nous invite à abolir les distinctions ou plutôt à les aimer comme il le fait lui-même: «J'aime l'incertitude, l'infini, et l'insécurité permanente. »

À LIRE

Gerhard Richter. Landschaft (ou Landscape pour l'édition anglaise), catalogue de l'exposition, sous la direction de Lisa Ortner-Kreil, Hubertus Butin et Cathérine Hug, Hatje Cantz Verlag 2020, 220 p., 190 ill.

¹ In Dietmar Elger, Gerhard Richter, Hazan 2010, 334 p.

² Idem.



Le choix

Recueil de nouvelles de jeunes talents

À commander à administration@choisir.ch

Lettres

Lignine

Fanny Desarzens, Lausanne vidéaste et écrivaine

Ça s'est passé dans la forêt. Là où tu les avais rejoints. Tu es allé parce que tu es curieux, tu t'étais dit pourquoi pas. Aussi parce que ça te faisait plaisir qu'on te le propose. Alors tu es allé. C'était un matin. Pour aller en forêt il faut prendre un bus et puis marcher jusqu'à un autre bus, et marcher encore. Tu connais bien ce chemin parce que tu connais bien la forêt. Tu vois les grands arbres de loin, d'abord. Tu t'approches et tu traverses la lisière. Tu aimes cet endroit, c'est comme un petit pays. Il y a des sapins, des érables et des mélèzes. Des alisiers blancs, des épicéas et des hêtres. Tu connais tous leurs noms. Tu as appris à les reconnaître et tu marches sur leurs aiguilles, sur leurs feuilles. Ça fait un bruit que tu aimes bien.

Ce jour-là tu as vu des croix rouges peintes sur quelques-uns d'entre eux. Alors tu as entendu leurs voix, de plus en plus fortes tandis que tu t'approchais. Et ils étaient là, avec leur épaisse chemise et leur gilet. Tu leur ressemblais, tu étais habillé pareil. Ils étaient trois autour d'un grand mélèze. Ils te tournaient le dos, tu voyais leur tête se lever et puis redescendre. Ils jaugeaient l'arbre, sa hauteur. Toi tu t'es arrêté pour les observer un peu. Tu savais de quoi ils parlaient: ils cherchaient le meilleur angle pour entamer le tronc, pour le couper. À un moment ils ont senti ta présence: ils se sont retournés sur toi. Ils t'ont fait des signes pour que tu les rejoignes et tu es allé à eux.

À un moment tu as cessé de les écouter et tu as regardé le mélèze, sa belle écorce. Tu as voulu faire le tour du tronc avec tes bras mais tu n'as pas pu, il était trop large. Tu as caressé le bois et puis aussi le rouge vif qui était flanqué sur lui. Ils t'ont dit: on porte tous sa croix. Ca les a fait rire. Et ça a été le moment de s'y mettre, un des trois a soulevé la tronçonneuse qui était posée là. Il a protégé ses oreilles avec un casque jaune et ses yeux avec des lunettes en plastique. On t'a fait signe de reculer. Vous vous êtes éloignés tandis que le quatrième a mis la tronconneuse en marche. Il avait l'air concentré. Soudain vous l'étiez tous, c'était un moment sérieux. Alors la lame a entaillé le bois.

C'est là que ça s'est passé. Tu as arrêté de reculer. Tu as entendu le choc. Le heurt que ça a fait. Comme un souffle coupé. Alors brusquement tu t'es souvenu d'un homme que tu avais vu. Tu étais tout jeune. Tu avais vu un vieil homme qui s'était écroulé sans aucune raison. C'était sur le trottoir qui bordait une route. Il était tombé et il avait fait un bruit que tu croyais avoir oublié. Et là tu t'en souvenais tout à coup. De ce bruit sourd qui sonne comme un immense étonnement. Là non plus tu n'avais pas détourné les yeux: tu n'avais pas pu.

Diplômée en Arts visuels de la HEAD-Genève, spécialisée en vidéo, Fanny Desarzens a participé au concours d'écriture pour jeunes auteurs lancé par *choisir* en 2019. Sa nouvelle a été particulièrement remarquée par les membres du jury, qui ont salué à l'unanimité sa construction et son écriture. Fanny Desarzens travaille actuellement sur des romans en cours d'écriture.

Lettres

Lignine

Des lambeaux d'écorce se décrochaient. Sous elle, l'aubier blanc et mou. Et puis on allait atteindre le bois de cœur. Et tu as entendu ces cris du bois qui résiste. Qui refuse et qui empêche la lame de l'atteindre plus profondément encore. Le grincement douloureux que ça fait, et aussi le crépitement de la machine qui s'acharne dans ce corps qui hurle. Un violent relent de sciure a jailli. Ça s'est répandu dans toute la forêt, ça a recouvert la profonde odeur de terre. Il y a eu un ultime craquement. Et puis un grand silence.

Et lentement le grand mélèze, ce vieux roi, a vacillé. L'entaille s'est élargie encore, s'est approfondie. Un liquide épais a coulé: la sève a suinté de l'énorme plaie. L'arbre est tombé.

Le bûcheron a arrêté la tronçonneuse alors que les autres avaient commencé à applaudir. À ce moment-là tu étais déjà parti.

Tu as marché jusqu'au bus et puis jusqu'à l'autre bus. Tu es rentré chez toi. Ton petit appartement est bien rangé. Il y a peu de choses à l'intérieur, mais ces quelques choses tu les aimes parce qu'elles sont à toi. Par exemple ce petit camion rouge, ce jouet d'enfant que tu as gardé. Les assiettes ébréchées que tu avais trouvées en seconde main, ou encore cette vieille armoire qui te vient de ta grand-maman et qui a gardé une odeur de résine. La chaise de la cuisine, aussi. C'est toi qui l'as faite, au début de ton apprentissage. Tu avais utilisé du mélèze. Tu



© CC

l'effleures de ta main. Lentement tu fais l'inventaire de toutes ces choses que tu aimes et tu réalises qu'elles sont toutes en bois. Même le petit camion rouge, c'est ton père qui l'avait sculpté pour toi. Tu baisses la tête et tu vois le parquet ciré. Les quelques photos que tu as sont encadrées de bois. L'armoire, c'est du chêne. Tu dois t'asseoir parce que tout à coup une grande fatique te prend. Alors tu t'assieds sur ta chaise et ça te fait un drôle d'effet. Une espèce de nausée te vient. Tu regardes tes mains, grandes ouvertes sur tes genoux. Elles pèsent mais elles sont vides. Tu vas te coucher. Et dans ton lit, tu fermes les yeux comme si tu ne voulais plus jamais les rouvrir.

Tu te réveilles au matin. Et tu fais pareil que tous les jours: tu te lèves, tu vas prendre une douche très chaude et puis tu t'habilles. Tu portes souvent le même pantalon râpé et un t-shirt blanc un peu lâche. Pardessus, tu mets un gros pull en laine qui a ton odeur. Après tu bois un café à la cuisine. Et puis tu sors de chez toi. Tu vas prendre le bus qui t'amène au travail. C'est quand tu franchis le seuil de la scierie que tu reprends conscience au monde. Quand tes collègues qui sont déjà là te font un signe de tête. Quand tu te mets à ta place de travail, que tu enlèves ton pull et que tu enfiles tes gants. Ouand tu commences à travailler.

Tu t'ennuyais à l'école mais manuellement tu as toujours été habile. Dans le cours de travaux manuels c'était toi le plus doué. Pour toi ça s'est fait naturellement: tu as choisi ce métier pour le bois. Pour son odeur et sa capacité d'être transformé. Pour la facilité que tu avais à en faire quelque chose avec tes mains. Tu as choisi ce métier pour faire comme ton père. Pour faire quelque chose. L'idée t'était venue quand tu avais voulu construire une chaise. Tu aimes cet objet pour son utilité. Alors il t'avait fallu apprendre comment faire. Voilà. Tu es menuisier.

Maintenant que tu as appris, tes gestes sont devenus automatiques. Devant l'ouvrage, tu sais exactement ce que tu fais. Mais pas pourquoi tu le fais.

L'atelier où tu travailles est un grand hangar. Les gens qui sont là coupent, scient, poncent. Il y a beaucoup de bruit, les machines font un vacarme assourdissant et ne s'arrêtent presque jamais. Chacun est concentré. Tout est très mécanique, comme si la scierie entière était une grande machine. Personne ne se parle. Et pendant la pause de midi, toi tu ne parles pas beaucoup plus. En fait tu n'es pas quelqu'un qui parle beaucoup. Tu es calme. C'est pour ca qu'on t'aime bien. Aujourd'hui on t'entend encore moins que les autres jours. Tu restes dans ton coin, tu es ailleurs. Et tu ne comprends pas cet ailleurs.

Quand il faut reprendre son poste, dans l'après-midi, tu oublies de mettre tes gants. C'est la première fois que ça t'arrive. Tu dois tailler un gros bloc d'épicéa. Tout autour de toi il y a des particules de sciure qui flottent constamment. Tu commences à scier, à limer, à tailler. Et tout à coup tu ressens un choc très vif. Une brûlure. Ça te cisaille jusque dans le cœur.

Tu ne comprends pas ce qui se passe, tu entends juste un collègue dire: le con, il s'est coupé! Alors tu baisses la tête et tu vois du rouge qui coule sur la sciure. C'est ton rouge. Ton sang. Tu t'es coupé. On accourt vers toi, on veut presser un linge propre contre la blessure mais toi tu veux voir. Tu veux regarder à quoi ça res-

Lettres

Lignine

semble. Tu as scié dans ton pouce gauche. Tu as tranché une grosse partie de peau et puis un bout d'ongle. Ça tape. Ça bat. Tu as ce cœur dans la paume et tu ne comprends pas ce qu'il fait là.

On t'emmène à l'infirmerie. On te dit que ce n'est pas très grave mais qu'il faut recoudre quand même. Tu es tout pâle. Tu gardes la tête baissée, ton visage chasse celui des autres. On recoud ta plaie et tu tressailles de temps en temps, à cause de la douleur. Tu te dis: c'est trop bête. Mais tu penses aussi: bien fait pour moi. On te fait un gros pansement et on te conseille de rentrer chez toi. Tu hausses les épaules. Ça t'est égal.

Chez toi tu as l'impression que ton pouce pèse des tonnes, ça te fait mal, ça pulse. Et c'est le seul mouvement que tu ressens. Tu t'assieds sur ta chaise. Tu voudrais pleurer mais rien ne vient. Alors tu ne fais rien. Tu attends. Quand le jour arrive, tu as décidé de démissionner. Ça t'est venu comme ça, dans la nuit. Tu veux tout arrêter.

Au matin tu appelles ta mère. Tu voudrais lui expliquer. En tout cas la tenir au courant. Mais elle te coupe la parole. Toi, tu dis toujours les mêmes choses. Tu dis « je ne sais pas » quand elle te pose des questions. Que tu as juste envie d'arrêter. Tu dis que tu peux encore te réinventer, à ton âge. Après tu secoues

la tête, tu serres le poing mais ça te fait mal, et tu ne peux pas le faire avec l'autre main parce que tu tiens le téléphone. Tu répètes «j'ai juste envie d'arrêter». Tu dis que tu ne veux plus aller là-bas et que tu chercheras autre chose, ailleurs. Ta mère ne comprend rien, tu sens la panique dans sa voix. Tu l'imagines agripper le téléphone avec beaucoup de force. Toi, la tienne te manque. Tu lui répètes que tu n'aimes plus faire ca. Que ce sont des choses qui arrivent mais ta mère te dit non, non, ça n'arrive jamais. Alors tu réponds que peut-être tu n'as jamais aimé faire ça et que le manque d'enthousiasme, ça tue. Elle te dit que tu es trop sensible et tu réponds « et alors?». Tu lui dis qu'elle se prétend sensible, elle, mais qu'elle n'est pas sensible aux autres. Alors tu dois la rassurer. Tu dis doucement que non, tu ne t'énerves pas. Et puis: « Mais tu ne m'écoutes pas. » Elle te dit une chose encore et tu murmures: « Oui voilà, je suis insensé.» Tu répètes: insensé. Quand vous raccrochez tu te sens encore plus perdu qu'avant. Parce que c'est ça que tu ressens, depuis la mort du mélèze: la perte.

Quand tu retournes au travail tu es bien décidé à aller voir ton patron. Pour lui communiquer ta décision. Tu entres dans le grand atelier, l'odeur que tu connais si bien te prend à la gorge. Tes collègues te voient, ils te font le signe de tête habituel. Mais cette fois quelquesuns te font un signe du pouce pour te demander si ça va mieux. Tu hoches la tête. Tu es sûr de ne rien regretter de cet endroit.

Juste avant d'entrer dans la loge du patron, un d'entre eux vient te voir. Celui avec qui tu t'entends le mieux. C'est un grand gars qui a le double de ton âge. Il te fait un signe, il te demande de l'accompagner dehors pour qu'il fume une cigarette en ta compagnie. Et dehors, vous vous installez sur des troncs nervurés, sur ces grandes carcasses striées. Il allume sa cigarette et tu lui dis que tu veux partir. D'abord il ne réagit pas, comme s'il n'avait pas entendu. Mais alors il te dit: «C'est dommage.» Il se tait. Et puis il dit encore: « C'est dommage parce que tu avais l'air d'aimer ce que tu faisais.» Tu hausses les épaules et tout à coup tu te sens vraiment triste. Tu dis oui, mais que tu ne sais plus pourquoi tu le fais. Il hoche la tête, il dit: «Ça arrive. » Tu lui demandes pourquoi lui, il a choisi ce métier, et comme toi avant, il hausse lourdement les épaules. Mais alors il sourit. Il te dit: «Je voulais apprendre à construire des maisons pour pouvoir bâtir la mienne.» Pendant un instant vous ne dites plus rien du tout. Il termine sa cigarette. Tu observes ses vieilles mains toutes abîmées. Il lui manque un bout d'index à la main droite. À ce moment il dit doucement: «Et aussi, je récupère le bois inutilisé pour construire des jouets pour mes enfants. Je le ferai pour mes petitsenfants, aussi. » Il éteint sa cigarette. Il te sourit encore. Toi, ça te bouleverse. Là non plus, tu n'arrives pas à comprendre pourquoi. Mais ça te fait chaud au cœur. Tu lui souris, toi aussi.

Tu es à ton poste de travail mais tu ne fais rien. Tu restes simplement là, debout, et tu regardes ton établi. Tu observes tes outils: ton équerre, ton riflard et ton rabot, ta scie et ta craie rouge. Tu lèves la tête. Tu vois les billots et les planches qui s'amoncellent dans l'atelier. Tu contemples alors tes collègues affairés, concentrés. Les veines de leurs mains et de leurs avant-bras, leurs muscles contractés par l'effort. Leur dos courbé sur ce qu'ils font. Tu soupires. Et tu ne fais rien. Ton pouce tape, tu lèves la main pour que le sang redescende un peu. Un de tes collègues te demande si tu

as une question, tout le monde rigole. Toi aussi tu ris, doucement.

Il fait particulièrement froid quand tu sors de l'atelier, à la fin de journée. Tu restes un moment dehors. comme ça, devant la grande porte. Tes collègues te frôlent, ils t'effleurent tandis qu'ils quittent la scierie pour rentrer chez eux. Quelques-uns se retournent sur toi pour te sourire. Tu sens une tape sur l'épaule. Tu te retournes sur ton ami mais déjà il s'éloigne. Tu le vois partir, silhouette sans ombre qui se décalque dans le crépuscule. Il te fait un signe de la main, de celle à quatre doigts, pour te dire au-revoir. Il fait ça sans se retourner.

Tu traverses la lisière et tu te retrouves dans la forêt. Celle dans laquelle tu n'étais plus retourné depuis la coupe avec les trois bûcherons. Depuis le cri de l'arbre. Tu portes ton pantalon élimé et ton gros pull. Tu as les mains dans les poches, tu t'élances à travers le bois. C'est toujours la saison de la coupe, les bûcherons sont affairés, ils te voient et t'appellent. Tu t'arrêtes un instant pour leur faire signe. Mais tu ne vas pas vers eux. Tu vas à l'écart. Tu t'arrêtes et te baisses contre le sol qui sent tellement bon le frais et l'humus. Il est jonché d'éclats de bois.

Tu ramasses un morceau d'écorce que tu gardes un moment dans ta main gauche, ta main blessée. Tu regardes le râpeux de tes doigts. Tu observes les lignes de ta main. Elles creusent des sillons dans ta paume et ça crée un relief. Et juste au milieu, c'est doux. Tu mets l'écorce dans ta poche. Tu te remets en marche.

Cette nouvelle est parue dans: Collectif, Le choix. Recueil de nouvelles de jeunes talents, Genève/Carouge, Slatkine/Revue choisir 2021, 128 p.

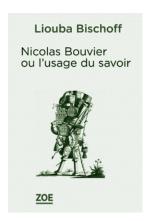




Livres ouverts

VOYAGES

Liouba Bischoff Nicolas Bouvier ou l'usage du savoir Genève, Zoé 2020, 270 p.



Son œuvre est devenue la référence indispensable, un classique de la littérature du voyage. Le voyage, dit Nicolas Bouvier, «n'est qu'une modalité d'une quête bien plus vaste qui remonte à l'enfance et ne se poursuit pas moins dans les bibliothèques que dans le vaste monde ». L'écrivain oscillera cependant toute sa vie, nous dit l'auteure de ce livre, entre «le désir de connaître et la

nécessité d'ignorer [...] dans une dialectique entre encyclopédisme et désencombrement ».

Nicolas Bouvier, en effet, n'a eu de cesse de souligner la vanité du savoir accumulatif et le risque du dogmatisme ou de la pédanterie, tiraillé qu'il était entre la culture savante et la culture populaire, entre l'expérience directe et la médiation livresque. «Il ne faut pas lire, il faut voir », disait déjà Jean-Jacques Rousseau. Alors, voyage ou lecture? Voyage et lecture? «Dans la tentation de l'ignorance et la soif de connaissance, le rapport au savoir est bien placé sous le signe de l'ambivalence. »

S'affranchir des livres pour laisser place aux leçons de la route, rééduquer les sens : la marche et le regard sont les voies d'accès à la connaissance d'un pays. La lecture cependant rejoint le vécu et donne lieu à des rencontres aussi riches qu'insolites. Nicolas Bouvier a voulu rendre l'histoire et la géographie les plus vivantes possibles comme le ferait un chroniqueur ou un conteur, et en tout cas un «amateur érudit», pour vulgariser le savoir ethnographique en transmettant en parallèle des expériences et des impressions subjectives. « La vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir» (L'usage du monde). « Sa manière de voyager, remarque Liouba Bischoff, - faite de déplacements mais aussi de longs séjours - brouille les définitions de l'ethnologue et du voyageur.» Il est un digne héritier de Montaigne, qui a joué un rôle structurant dans son usage du savoir.

Liouba Bischoff, maître de conférence en langue et littérature françaises à l'École normale supérieure de Lyon, s'est spécialisée entre autres dans les récits de voyage. Elle s'est plongée dans toute l'œuvre de Nicolas Bouvier, y compris ses car-

Livres ouverts

nets inédits, pour analyser l'usage des savoirs qu'il a développé. Elle nous donne un exposé magistral sur l'écrivain-voyageur tiraillé entre « un idéal d'équilibre et de mesure, entre érudition et mise à distance, entre le cancre et le lettré».

Marie-Thérèse Bouchardy

Nicolas Bouvier La guerre à huit ans Préface de Sylviane Dupuis Genève, Zoé 2020, 80 p.



Qui ne connaît pas Nicolas Bouvier (1929-1999), un des plus grands auteurs de la langue française de la deuxième moitié du XX^e siècle? Il fut un voyageur infatigable, un photographe et iconographe. En 1988, Éliane Bouvier, son épouse, fait publier pour la première fois *Thesaurus pauperum ou la guerre à huit ans.* Les éditions Zoé le proposent à présent en livre de poche.

Ce récit nous invite à entrer dans le monde de l'enfance dont se souvient l'écrivain, observateur du monde. L'enfance, nous dit-il, n'est pas un âge mais un état qui se trouve dans notre temps linéaire avec deux aspects: négatif et positif. Et de nous décrire, à sa façon, ces deux aspects. Ainsi il confie qu'il a très peu écrit sur son enfance ... et qu'il ne peut pas dire s'il l'a vraiment aimée. Nous avons donc la chance d'avoir ce récit.

Enfant, Nicolas passe ses vacances d'été chez ses grands-parents et les livres qu'il découvre l'entraînent dans des rêves, des voyages. Ces souvenirs sont remplis d'écrivains fameux qui le fascinent: Guy de Pourtalès, Antonin Artaud, Paul Klee, Charles-Albert Cingria et bien d'autres. La guerre à huit ans, c'est contre Bertha, la Prussienne, qu'il la livre. Bertha était entrée au service de son grand-père en 1914 et avait depuis toujours vécu avec la famille. Autoritaire, elle régentait tout et Nicolas lui résistait autant que faire se peut. Il lui fallut trois ans de manœuvres vipérines pour réduire en cendres son empire et son autorité sur lui. Mais un jour, la vraie guerre, atroce, insoutenable, éclata, celle des grands, qu'il suivit avec consternation, sans oublier ses minuscules victoires.

Un petit chapitre à la fin du livre est consacré aux bibliothèques (son père fut directeur de la Bibliothèque universitaire de Genève), des lieux qui lui offrirent des heures de félicité, lesquelles l'ont autant cultivé que ses études et ses voyages.

Marie-Luce Dayer

Bridget Dommen Ella Maillart

Dans la tourmente du XX^e siècle Bière, Cabédita 2020, 104 p.



Brigitte Dommen aime présenter à la jeunesse des personnages qui ont marqué l'histoire suisse. Lire ce livre, en temps qu'adulte, c'est s'offrir l'occasion de découvrir une voyageuse exceptionnelle, une philosophe talentueuse, une écrivaine passionnante, ainsi que les évènements qui ont transformé l'Europe et l'Asie au début du XX° siècle.

Experte en navigation et grande skieuse, Ella échoue aux examens d'entrée à l'université. Les violences de la Première Guerre mondiale la poussent à choisir Tahiti comme destination de son premier voyage. En 1930, elle débarque en Russie, où il faut se battre pour tout. Elle reçoit une carte de rationnement mais ne semble pas prendre la mesure des souffrances que Staline impose à son peuple. Elle se fait des amis avec de jeunes sportifs russes et publie en Suisse son livre Parmi la jeunesse russe, qui sera très critiqué.

La vie de nomade l'attirant, elle part aux frontières du Kazakhstan, puis explore à cheval et à pied les monts célestes du Kirghizstan. Rien ne l'arrête. Elle découvre les difficultés sociales et économiques du peuple, tout en admirant sa résistance. Avec cinq voyageurs, elle poursuit son aventure jusque dans les cols enneigés du Sinkiang... la Chine! Ses compagnons retournent à Moscou et elle reprend seule la route, jusqu'au moment où elle n'a plus d'argent et doit rentrer en Suisse.

Ses notes et ses rouleaux de films lui permettent de publier Des monts célestes aux sables rouges, qui connaît un succès immédiat. Elle devient célèbre, reconnue et voyage encore et encore. La Manchourie, la Chine, l'Inde et le Tibet. Puis l'Iran et l'Afghanistan avec une autre Suissesse, Annemarie Schwarzenbach. Ella ne se voit pas comme une simple touriste, mais comme une personne sérieuse qui observe et écrit. Son voyage est par moments plein de dangers et de difficultés. Parfois, la nuit, elle entend les loups hurler. Et quand ils croisent des nomades, ses compagnons et elle se livrent au troc pour manger. Un jour, on vole même leurs passeports, les prenant pour des espions russes. Elle ne sera d'ailleurs pas toujours libre de se rendre où elle veut et des hommes armés l'accompagneront souvent.

À la fin de la guerre, la voyageuse rentre en Suisse. Elle se fait construire un chalet à Chandolin, en Valais, à 2000 mètres d'altitude, où elle finira sa vie en 1997, non sans avoir encore conduit des touristes en Corée et au Tibet.

Marie-Luce Dayer

Annemarie Schwarzenbach Les Forces de liberté Écrits africains 1941-1942 Genève, Zoé 2020, 212 p.



C'est des Forces de liberté qu'Annemarie Schwarzenbach a tiré son courage pour faire tout ce qu'elle a entrepris dans sa courte vie. C'est l'esprit de liberté qui a fait d'elle une grande voyageuse parcourant les routes du monde. Son engagement dérive de l'idée même qu'elle se fait de l'être humain, de sa condition, de sa dignité: vouloir la liberté est un choix qui s'impose, le seul qui soit conforme à la nature de l'homme, car l'homme a été créé libre et responsable de ses actes devant sa conscience morale. C'est pourquoi «chaque fois que les hommes ont progressé jusqu'à prendre conscience de leur nature divine, ils l'ont ressenti comme une libération morale et, infailliblement, leur recherche d'une forme de vie commune les a conduits à instaurer la démocratie », écrit-elle en septembre 1940.

Bien qu'elle se maintienne hors des religions instituées, les lectures bibliques de son enfance l'ont marquée. Il y a chez Annemarie Schwarzenbach une nostalgie d'absolu. Aussi la montée du nazisme dans les années 30 est-elle pour elle non seulement un danger politique, mais surtout un drame spirituel, un assaut des forces mauvaises tentant de détruire l'esprit. La déclaration de guerre, qu'elle apprend en arrivant à Kaboul avec Ella Maillart, la tourmente tellement qu'elle préfère retourner en Europe, car «lutter contre la barbarie est un impératif absolu».

Elle choisit finalement de se rendre en Afrique francophone pour défendre le gouvernement de Gaulle qui a installé ses autorités à Brazzaville, alors colonie française. Elle part le 12 avril 1941, seule, en train de Zurich pour Lisbonne (un voyage qui durera 12 jours!), où elle attendra encore trois semaines pour obtenir un visa.

En juin 1941, elle s'installe à Léopoldville (Congo belge) chez le consul de Suisse, M. Orlandi. La Belgique a fait allégeance à de Gaulle contre l'ordre de Vichy. Un mois plus tard, elle monte à bord du Colonel Chaltin pour remonter le fleuve Congo. Son récit de voyage le long de cette côte africaine est très beau. Journaliste et poète, elle écrit pour les journaux suisses allemands, dont la NZZ, des reportages et des poèmes magnifiques sur la forêt équatoriale qui lui inspire à la fois de la peur, car elle s'y sent emprisonnée, et de l'admiration. Sur le bateau, elle rencontre des Belges, des Portugais, des Anglais qui, pour la plupart, cherchent à rentrer en Europe par des voies détournées, souvent en passant par l'Afrique du Sud.

Fin juillet 1941, Annemarie Schwarzenbach arrive chez ses amis suisses, les Vivien, qui ont une plantation. Pendant plusieurs semaines, elle fera de grands tours dans la province du Kivu, jusqu'aux frontières du Soudan et du Tchad. Et toujours, elle écrit... À Noël 1941, elle passe quelques jours en solitaire dans la région de Thysville (Congo belge) et commence à rédiger son livre Le miracle de l'arbre. C'est là qu'elle prend la décision de retourner en Suisse. Quelques mois plus tard, en septembre 1942, alors qu'elle se trouve à Sils, dans les Grisons, elle fait une chute à vélo et se tue ... tout comme Laurence d'Arabie décédant d'un accident de moto à son retour en Angleterre. Elle avait 34 ans.

Jeune, belle, riche, libre, Annemarie Schwarzenbach a vécu en Afrique un drame personnel: ceux-là mêmes pour lesquels elle voulait travailler, les Forces de la liberté, la soupçonnaient d'être une espionne nazie. Elle aura peur d'être internée, comme le furent nombre d'Allemands sur le continent noir, et s'en tirera grâce à des relations haut placées.

La jeune femme fit aussi l'expérience de la société blanche dans l'Afrique coloniale. Même si elle voyait la misère des Africains, sa «bonne cause» restera celle de la France libre. «La vie commune est-elle possible sans qu'il y ait aliénation?» se demandet-elle néanmoins. Lucide, elle rejoindra le discours du général de Gaulle, prononcé en 1941 à Oxford: «...rien ne sauvera l'ordre du monde, si le parti de la libération ne parvient pas à construire un ordre tel que la liberté, la nécessité, la dignité de chacun y soient garantis. On ne voit pas d'autres moyens d'assurer en définitive le triomphe de l'esprit sur la matière.»

Annemarie Schwarzenbach n'était pas seulement une journaliste et une poète brillante, mais aussi une philosophe veillant à sa liberté et à son équilibre intérieur. Il est regrettable qu'elle soit si peu connue en Suisse romande où ses nombreux livres n'ont été traduits que récemment. « Après tout ce que j'ai vu et vécu, je suis sûre d'une chose, écritelle: guand on s'arroge des pouvoirs absolus en tant que juge, quand on décrète justes dans l'absolu des décisions qui sont le fruit de circonstances et de la nécessité, sans «rendre à Dieu ce qui est à Dieu, on fait le lit de l'injustice et de l'inhumanité. » Christine von Garnier

SOCIÉTÉ

David Chariandy
Il est temps que je te dise
Lettre à ma fille sur le racisme
Traduit de l'anglais par
Christine Raguet
Genève, Zoé 2020, 112 p.



Être né au Canada de parents indoafricains ayant vécu auparavant à Trinidad, s'être marié à une Canadienne, être père de deux enfants « métis » pousse l'auteur de ce livre à s'interroger sur la question d'appartenance, sur le rejet épidermique de certaines personnes face à la différence.

Avec beaucoup de tact, de pudeur et de tendresse, mais aussi de lucidité, il écrit à sa fille de 13 ans, mêlant ses propres expériences à celles de ses deux enfants. «Tu n'as pas créé les inégalités et les injustices de ce monde, ma fille. Tu n'es ni la seule ni l'unique personne chargée de les réparer. S'il y a quoique ce soit à apprendre de l'histoire de nos ancêtres, c'est qu'on doit se respecter et se protéger soi-même; qu'on doit exiger non seulement la justice, mais la joie; qu'on doit voir, véritablement voir, la vulnérabilité, la créativité et l'immuable beauté des autres. »

Une leçon de sagesse devant la réalité pas toujours amicale qu'il conclut ainsi: «Le futur auguel j'aspire n'est pas un avenir dans lequel nous serons tous vêtus uniformément, mais où nous finirons par apprendre à lire nos différences tout en les discutant avec respect.»

Marie-Thérèse Bouchardy

RELIGIONS

Adrien Candiard Du fanatisme Quand la religion est malade

Paris, Cerf 2020, 89 p.



Ce jeune dominicain vivant au Caire, spécialiste de la théologie musulmane, livre une analyse vivifiante des causes du fanatisme, maladie des religions. Même si l'auteur prend comme point de départ de sa réflexion l'assassinat tragique d'un épicier musulman de Glasgow (poignardé parce qu'il avait offert des œufs à Pâgues aux chrétiens de son quartier) et les écrits d'un maître de l'Islam du XIVe siècle (dont se réclament certains salafistes et autres djihadistes), ce livre n'est pas du tout une diatribe contre la religion musulmane. Bien au contraire, c'est dans notre histoire européenne chrétienne, avec ses atrocités - notamment celle des protestants français massacrés lors de la saint Barthélémy « parce qu'ils n'allaient pas à la messe» - qu'il cherche et trouve les sources du fanatisme.

Prenant au sérieux la définition de Voltaire - «Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère » -, il démontre que le fanatisme n'est pas une maladie psychiatrique,

ni un problème sociologique ou politique, mais qu'il provient d'une mauvaise théologie, en Islam comme en chrétienté.

« Dieu, personne ne l'a jamais vu »: cette sentence admise par tous les croyants pousse certains à prendre à leur compte les règles de vie, le comportement, la morale comme des ordres de Dieu, parce qu'ils connaissent, eux, des hommes, ce que Dieu veut. Ils remplissent la terrible absence de Dieu par leurs lois.

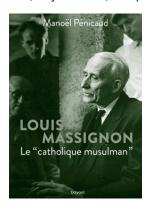
Ce fanatisme toutefois n'est pas l'œuvre des seuls théologiens. Comme le racisme, le fanatisme guette chacun de nous. C'est une forme de l'idolâtrie, condamnée si fortement dans l'Ancien Testament. En plus du veau d'or (dont les avatars sont si évidents aujourd'hui), nous pouvons idolâtrer le texte sacré lui-même (fondamentalisme), la liturgie, certains saints et saintes ou encore la religion ellemême pour renforcer notre identité par l'appartenance à une grande famille.

Ce que j'ai aimé le plus dans ce livre, c'est la description de ce que chacun de nous peut faire pour lutter contre le fanatisme: parler, parler de soi en vérité, parler de sa propre foi avec quelqu'un qui en a une différente. Ce dialogue n'est possible que dans l'amitié, comme l'auteur le fait comprendre à demi-mot, lui qui compte de vrais amis dans le monde musulman. Échanger sur le sens de sa vie, sans jugement ni prosélytisme, quel beau programme!

Jacques Petite

Manoël Pénicaud Louis Massignon

Le «catholique musulman» Paris, Bayard 2020, 430 p.



«Louis Massignon, l'un des plus remarquables islamologues du XXe siècle, porte un témoignage où s'unissent... une œuvre scientifique de premier ordre et une vie toute donnée à Dieu », écrit Louis Gardet, un de ses disciples. Après sa mort en 1962, plusieurs biographies, dont celle de Jean Morillon, lui ont été consacrées. Aujourd'hui, Manoël Pénicaud, anthropologue spécialiste des relations interreligieuses, livre une nouvelle biographie, détaillée, agréable à lire, au regard à la fois critique et distancié sur le personnage. Son premier objectif vise «à rendre accessibles à un grand nombre de lecteurs la qualité, l'intensité et les ruptures d'une vie hors norme ».

Louis Massignon est né en 1883 d'un père sculpteur agnostique - Pierre Roche - et d'une mère catholique fervente. Il se forma aux lettres et rencontra le problème religieux qui devait l'occuper toute sa vie, dans la nuit du 3 mai 1908, sur le vapeur qui le reconduisait à Bagdad au terme d'une campagne archéologique sur le Tigre. Il nomma cet instant décisif *La visitation de l'Étranger*. « Dieu sera accordé à Massignon sous la figure du Juge et sous celle du Père, mais toujours sous celle de l'Étran-

ger, invisible à notre monde, transcendant tout ordre établi, instruisant les prophètes et animant de son souffle les langues prédestinées à styliser l'expérience mystique de celles et de ceux qui, en Islam, en chrétienté, ailleurs aussi (Gandhi) sont prédestinés au témoignage vivant par le sacrifice », écrit Christian Jambet qui a supervisé l'édition intégrale des écrits de Massignon.

Jeune arabisant au Caire, menant une vie dissolue, c'est par un « renégat », c'est-à-dire un converti à l'Islam, Luis de Cuadra, fils du marquis de Guadalmina, qu'il découvre Husayn ibn Mansûr al-Hallaj, martyr mystique musulman, condamné à mort, torturé et crucifié à Bagdad en 922. Dès lors Massignon va étudier avec intensité pendant des années ce saint musulman et publiera en 1922 La passion d'al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam. C'est en quelque sorte par la connaissance d'une autre religion, l'Islam, qu'il va revenir au christianisme, abandonné par lui à l'âge de 17 ans dans le sillage de son père. «C'est le fruit d'un long et complexe processus de maturation », écrit son biographe.

L'hospitalité est une référence fondamentale dans la pensée et l'existence de Massignon. Au début de son séjour à Bagdad, en 1907, il se rend chez un notable réputé pour sa science et lui demande de le prendre en charge comme hôte; celui-ci lui loue une résidence dans un quartier entièrement musulman, loin du quartier européen. Cela permet au jeune homme, qui parle l'arabe dialectal, de connaître les petites gens et la culture locale.

À l'hospitalité abrahamique, Massignon associe un autre thème central de sa pensée, l'intercession, comme le fit le patriarche Abraham en faveur des gens de Sodome. Massignon est convaincu d'avoir lui-même mystérieusement bénéficié de l'intercession d'aides (vivants ou morts) pour son salut. Ces intercessions simultanées sont au fondement de sa spiritualité. Il fait l'expérience de la communion des saints du christianisme et des élus cachés de l'Islam, Selon lui, le monde serait porté d'âge en âge par des saints, des piliers spirituels se succédant selon une chaîne mystique et non généalogique, « une élite d'hommes et de femmes nés pour assumer l'angoisse aveugle et sourde des myriades humaines, pour en comprendre et en annoncer la gloire transcendante». Ces piliers invisibles s'offrent en otage - au sens fort du terme - pour «racheter» les péchés de la société. L'histoire du monde est tramée par la prière de ces saints, des plus anonymes aux plus célèbres, dont Massignon retrouve la trace dans le soufisme sous le nom d'Abdâl (serviteur).

Un autre pan de la personnalité de Massignon ressort de cette biographie: celui de l'acteur de la politique française en Orient. Maîtrisant très tôt l'arabe et le persan, et plus tard d'autres langues (turc et kurde), il est appelé par les instances de son pays comme conseiller. Pendant la Première Guerre mondiale, il est sur le front d'Orient, notamment sur le front serbe. Le 11 décembre 1917 (une photo en témoigne), en tant que membre de la mission Sykes-Picot, il assiste à l'entrée des troupes du général Allenby à Jérusalem, après

le départ des Ottomans, à côté du célèbre colonel Lawrence d'Arabie, son rival. C'est là qu'il apprend la mise en œuvre du projet sioniste en Palestine et la trahison de la parole donnée au prince Fayçal.

Après la Seconde Guerre mondiale, délaissant progressivement la vision coloniale de la France, il s'engage pour la décolonisation, en particulier en Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie), prenant fait et cause pour l'indépendance de ces pays et la protection de leurs citoyens en métropole. Face à la naissance de l'État d'Israël en 1949, il considère légitime le droit au retour après la Shoah, dans une logique d'espérance propre au judaïsme. Mais il y a à ses yeux un dévoiement du sionisme originel, devenu un rouleau compresseur de la colonisation. Avec son ami le rabbin Judah Magnes et Martin Buber (rencontré aux réunions du groupe Eranos à Ascona), il milite pour une solution à deux États. Franchement antisioniste, il se brouille avec Paul Claudel, avec qui pourtant s'était établie depuis sa conversion une amitié dont témoigne une correspondance assidue.

Il y aurait encore plusieurs aspects à évoquer de la très riche personnalité de ce personnage complexe et fascinant révélé dans cette biographie, notamment sa carrière d'enseignant ainsi que sa filiation spirituelle avec Charles de Foucauld. Manoël Pénicaud a su exploiter une très riche documentation photographique venant de Massignon luimême, qu'il commente tout au long du livre. Ce n'est pas le moindre atout de l'ouvrage. On lui saura gré aussi de dévoiler à de plus jeunes générations l'extraordinaire vie et pensée de ce «catholique musulman », selon le mot du pape Pie XI, à l'heure où l'islamisme s'attaque aussi au soufisme.

Le livre est dédié au Père jésuite Paolo Dall'Oglio, disciple de Massignon, disparu à Raqqa, en Syrie, en 2013.

Joseph Hug sj

ŒCUMÉNISME

Élisabeth Parmentier Cet étrange désir d'être bénis Genève, Labor et Fides 2020, 336 p.



Fort étonnamment, dans notre société technocratique, les demandes de bénédictions (motos, bateaux) continuent d'affluer. Que veut dire cet « étrange désir d'être bénis » au début du XXI^e siècle? C'est l'un des premiers mérites de cet ouvrage que de voir une théologienne luthérienne empoigner la question et revisiter la tradition biblique et historique, pour faire des propositions à sa propre famille ecclésiale, plutôt réservée dans ce domaine.

La professeure de théologie pratique à Genève développe ainsi une perspective théologique de la bénédiction qui évite autant la perte de signification que l'exigence d'effets visibles, telle qu'elle peut apparaître dans la mouvance pentecôtiste. La bénédiction n'est pas de l'ordre de la superstition magique. Elle a du sens si elle fait sortir les bénéficiaires de leur bulle égocentrique, les ouvre

à l'Autre qui les accompagne et les oriente vers leurs responsabilités « d'être des bénédictions » au cœur du monde, à l'exemple d'Abraham dans la Genèse. Ainsi l'auteure romptelle une lance contre la théologie de la prospérité et contre les risques de consommation de sensations, voire de manipulation émotionnelle: la réussite matérielle et sociale (wealth) n'est pas nécessairement l'aune à laquelle l'efficacité d'une bénédiction doit être calculée.

Un des autres intérêts de l'ouvrage est de proposer de prometteuses ouvertures œcuméniques, notamment autour des demandes de guérison, de délivrance et de gestes comme l'imposition des mains et l'onction d'huile. À cet égard, l'auteure évalue positivement les documents catholiques (Le livre des bénédictions, 1988; les critères christologiques pour les « prières de guérison », 2000; et le sobre itinéraire Protection – Délivrance – Guérison, 2017).

Élisabeth Parmentier plaide pour une revalorisation réformée de la corporéité et des médiations (paroles et gestes), afin de signifier le compagnonnage de Dieu: sur les époux dans leur fragilité; sur les couples de même sexe (déjà mariés civilement), dans la vision protestante; à l'occasion d'un divorce, pour favoriser le relèvement des personnes en souffrance de rupture; lors d'un deuil, pour sortir la foi de la solitude. C'est sur le registre du non-accomplisse-

ment que le «soupirail d'espérance» (Baudelaire) constitué par la bénédiction nous ouvre un morceau de ciel infini.

Avec son style limpide et souvent poétique, Élisabeth Parmentier transforme ainsi un sujet au premier abord marginal en une offre pertinente pour tou(te)s, y compris ceux et celles qui évoluent dans l'indifférence à l'égard de la foi chrétienne. Son plaidoyer pour une « conspiration de bénédiction » face à la douleur du monde peut servir de pont œcuménique entre les confessions, soit au sein même des Églises réformées (historiques et évangéliques), soit avec les catholiques et les orthodoxes.

François-Xavier Amherdt

Noël Ruffieux Réparer la maison de Dieu Pour la communion dans l'Église Paris, Médiaspaul 2020, 179 p.



Nous ne pouvons rien savoir de Jésus Christ sans l'Église, disait Maurice Zundel. Mais le moral des chrétiens est en berne; ils gardent leur foi, disent-ils, mais ils n'ont plus confiance en l'Église. Le Fribourgeois Noël Ruffieux cherche à actualiser l'œuvre de saint François d'Assise, chargé de réparer la maison du Seigneur, en nous faisant bénéficier de son vécu dans son Église orthodoxe.

Tout d'abord, il rappelle que dans la liturgie eucharistique, la communion au corps et au sang du Christ est le moment où la communauté s'unit au-delà de tout particularisme de ses membres. Certains, comme les divorcés remariés, se sentent écartés de la table commune. De quel droit, nous dit l'auteur, un prêtre pourraitil juger de la foi et de la dignité de celui qui s'approche de la coupe?

Puisque l'Église est toujours à construire, elle a besoin d'être délivrée de ce qui encombre sa marche et trouble son message. Elle n'est pas une institution démocratique, mais pas plus une monarchie absolue. Elle est l'assemblée du peuple de Dieu qui pourrait se faire entendre, en particulier dans les synodes.

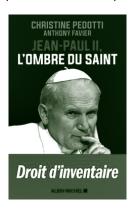
Le patriarcat d'Alexandrie a restauré en 2017 l'Ordre des diaconesses. Heureuse initiative que l'Église catholique devrait suivre. Noël Ruffieux incite aussi à reconsidérer la possibilité d'ordonner des hommes mariés. Oser aller au-delà des révélations que Dieu aurait faites à Brigitte de Suède au XIVe siècle: «L'Esprit saint a inspiré le cœur du pape pour qu'il ordonnât que désormais des prêtres qui consacreraient le corps précieux de Jésus Christ ne seraient point mariés ni ne jouiraient des délices infâmes de la chair. » Et s'il advenait qu'un pape puisse «donner aux prêtres licence de se marier charnellement, lui-même serait damné de Dieu, comme celui qui aurait grandement péché». Et Noël Ruffieux de conclure que «si des évêques en tirent argument pour le célibat, cela fait désespérer de leur théologie ». Il note que l'archevêgue Carlo Maria Viganò a mené une virulente critique contre le synode sur l'Amazonie, en citant les révélations de Brigitte de Suède pour contrer les arguments en faveur de l'ordination d'hommes mariés.

Dans sa dernière partie, Noël Ruffieux propose des étapes pour redessiner la paroisse et la communion entre les fidèles. Tout d'abord, il faut soigner l'accueil, particulièrement celui des nouveaux venus. Mais il donne toute l'importance à l'eucharistie qui unit spirituellement la communauté. Sans l'eucharistie. la paroisse ne serait qu'une société parmi d'autres. Une des voisines de Noël Ruffieux, appartenant à un village où la messe n'est célébrée qu'un dimanche sur deux, lui disait: «Un dimanche sans messe, n'est pas un dimanche!» Or pas de messe sans prêtre. Ceux-ci étant de moins en moins nombreux, l'auteur se fait le porte-voix des fidèles qui réclament de l'Église romaine qu'elle ordonne des hommes mariés et des femmes.

Monique Desthieux

ÉGLISE

Christine Pedotti, Anthony Favier Jean-Paul II, l'ombre du saint Paris, Albin Michel 2020, 336 p.



Dans leur nouvel ouvrage, la théologienne Christine Pedotti et l'historien Anthony Favier ne craignent pas d'écorner l'image de l'un des papes les plus populaires de l'histoire. À la lumière des scandales qui émaillent l'histoire récente de l'Église, les auteurs réévaluent l'héritage de Jean-Paul II.

La commémoration du centenaire de la naissance de Karol Wojtyła, canonisé moins de dix ans après sa mort, aurait dû donner lieu à nombre de parutions célébrant sa mémoire. Pourtant, rien de tel pour le pape de tous les superlatifs. Une sensation de malaise plutôt face « à la gravité de la crise qui affecte le catholicisme au plan mondial ». En effet, « les fruits » du second pontificat le plus long de l'histoire « se révèlent terriblement amers », selon l'essayiste Christine Pedotti et l'historien Anthony Favier.

De prime abord, la lecture de cet ouvrage laisse planer un doute. En mars 2019, Christine Pedotti, accompagnée d'un collectif de femmes en colère, demandait la dé-canonisation de Jean-Paul II. Instruirait-elle un dossier à charge du pontife polonais? On pourrait le croire, car tout y passe, ou presque. Les deux rédacteurs de Témoignage chrétien s'appuient sur les discours pontificaux et les textes officiels pour montrer de quelle manière Karol Wojtyła, imprégné d'un catholicisme très traditionnel, a mené son projet de « réarmement spirituel du catholicisme». Sa volonté affichée de recléricaliser l'Église catholique, tout en la ramenant sur des bases conservatrices, donne le sentiment de moderniser l'image de l'institution, mais la ramène, de fait, à une ère pré-Vatican II. Cette politique de reconquête « a mis fin à toutes les espérances et toutes les expériences de liberté initiées par le concile Vatican II», estiment les auteurs.

Ils relèvent aussi le manque de discernement du Saint-Père envers des institutions autoritaires comme la Légion du Christ ou l'Opus Dei et leur cortège d'abus en tout genre. Fervent partisan d'une conception plus que traditionaliste de la femme, Jean-Paul II reconnait aux femmes une pleine dignité, mais n'envisage leur mission première que dans la maternité. Il n'est en aucun cas question de «leur confier une quelconque autorité dans l'Église».

Même si Christine Pedotti et Anthony Favier considèrent qu'il est « légitime d'exercer sur le pontificat wojtylien un droit d'inventaire », ils nuancent leur propos au fil des pages et lui attribuent tout de même de vrais mérites. Ils lui reconnaissant l'audace de certaines initiatives « prophétiques», notamment dans son effort constant de réconciliation avec le judaïsme. Les deux auteurs relèvent aussi la demande de pardon de Jean-Paul II lors du carême de l'an 2000. Il avait fait acte de repentance pour tous les péchés commis par les hommes d'Église.

Le livre est agréable à lire, les décisions du pontife sont décortiquées au travers de dix-neuf dates importantes de sa vie. Malgré tout, en ne s'en tenant qu'à l'analyse de textes et discours officiels, le lecteur reste en marge de l'homme derrière le personnage public au charisme indiscutable. Il aurait été intéressant d'approfondir la part que revêt Karol Wojtyła dans la prise de décisions; cela nous aurait peut-être aidés à comprendre l'influence réelle du pape.

Myriam Bettens

JAB CH-1227 Carouge PP/Journal

Poste CH SA

Conseils au bon voyageur

Ville au bout de la route et route prolongeant la ville : ne choisis donc pas l'une ou l'autre, mais l'une et l'autre bien alternées.

Montagne encerclant ton regard le rabat et le contient que la plaine ronde libère. Aime à sauter roches et marches ; mais caresse les dalles où le pied pose bien à plat.

Repose-toi du son dans le silence, et, du silence, daigne revenir au son. Seul si tu peux, si tu sais être seul, déverse-toi parfois jusqu'à la foule.

Garde bien d'élire un asile. Ne crois pas à la vertu d'une vertu durable : romps-la de quelque forte épice qui brûle et morde et donne un goût même à la fadeur.

Ainsi, sans arrêt ni faux pas, sans licol et sans étable, sans mérites ni peines, tu parviendras, non point, ami, au marais des joies immortelles,

Mais aux remous pleins d'ivresses du grand fleuve Diversité.

Victor Segalen